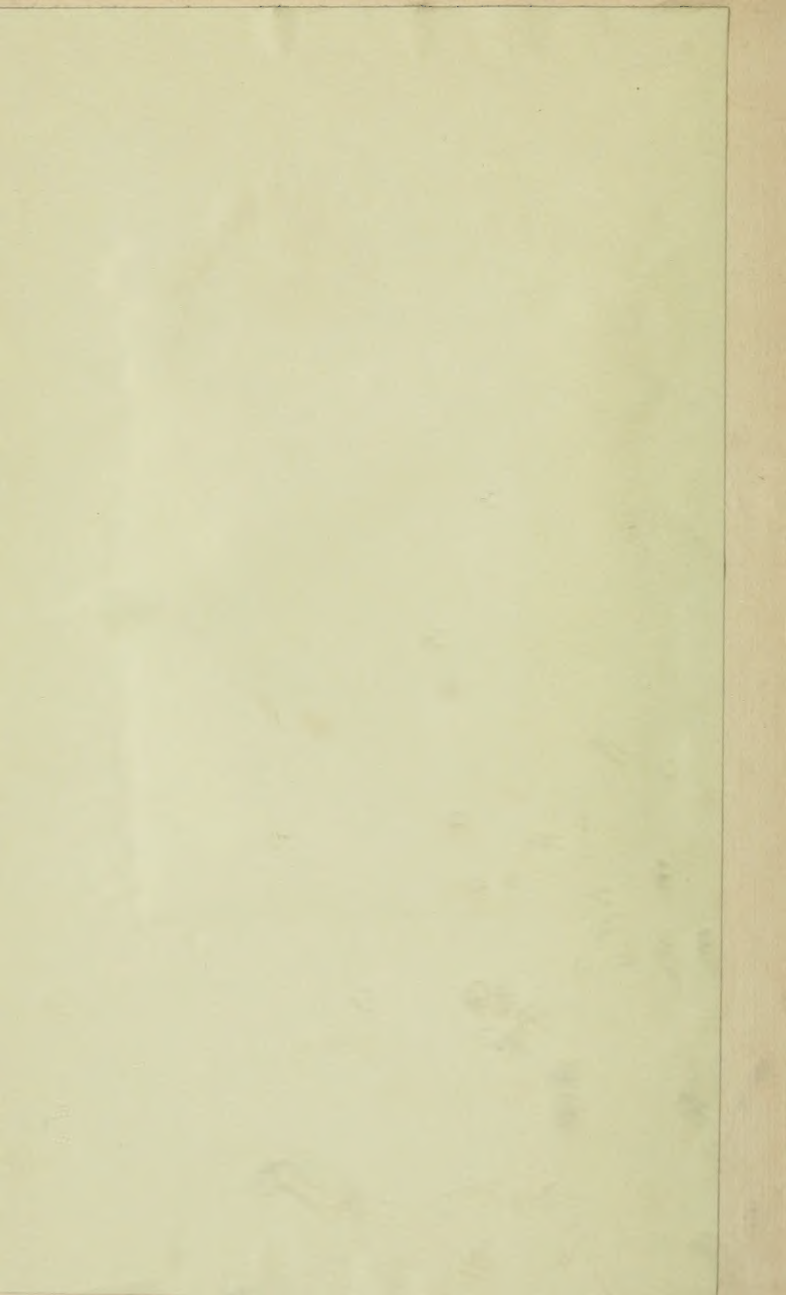
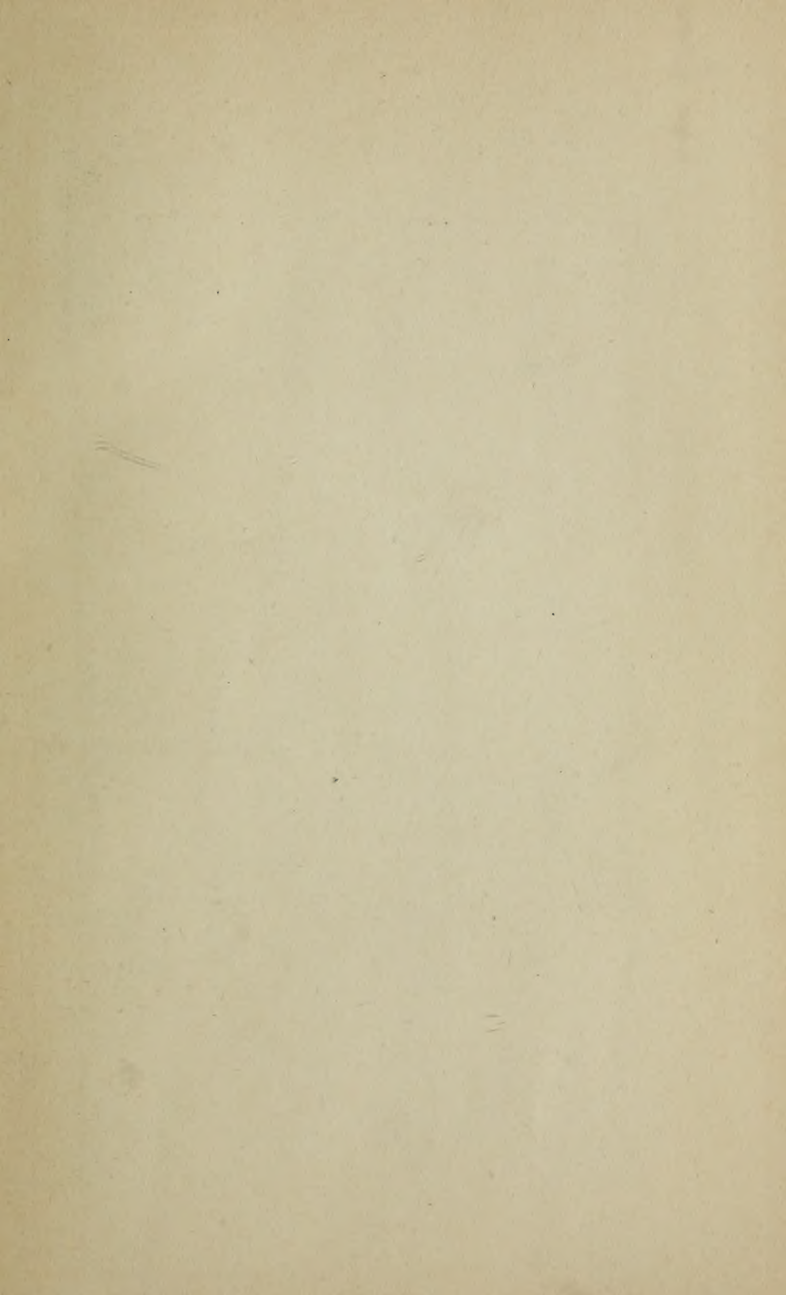




# LA GRAMMAIRE

AND

# LE BARON DE FOURCHEVIF

TWO COMEDIES BY

LABICHE

EDITED WITH INTRODUCTION AND NOTES

BY

HERMAN S. PIATT, PH.D.
ASSISTANT PROFESSOR OF ROMANIC LANGUAGES, UNIVERSITY OF ILLINOIS

BOSTON, U.S.A.
GINN & COMPANY, PUBLISHERS
The Athenæum Press
1901

# A WORD TO THE STUDENT.

YOU will probably read "La Grammaire," if at all, quite early in your course. It will be, perhaps, the first piece of dramatic composition which you will read in French. If such is the case, a few general hints upon the reading and translation of plays may be helpful.

You must keep in mind first of all that these plays were not written to be read, but to be acted. Certainly M. Labiche had no thought that "La Grammaire" would ever be laboriously thumbed and plodded through by classes of American students. He intended that his little comedy should be intensely funny; and so it is, but much of the fun was to be put into it by the actors. This part must all be imagined by the reader. As you read the lines you must picture to yourself the various actors made up for their parts, reciting them and performing the stage directions indicated —and doubtless many others not indicated.

Again, as most of the humor lies in the characters depicted, it can be completely appreciated only as you enter fully into the spirit of the various parts. To enable you to do this, a word of description of each one will be given, so that you may know what to expect from him.

Caboussat is a provincial bourgeois with more ambition than culture. This is a favorite type in French comedy. His chief purposes, as represented in the play, are to achieve political distinction and to conceal his ignorance. The lat-

ter he has thus far been able to do, and has even gained a reputation for learning, thanks to the aid of his talented daughter. Poitrinas is a rural pedant. He has a confirmed but ludicrous predilection for exhuming Roman antiquities, and an unconcealed disgust for ignorance, even when it happens to be in his own family. Machut is the typical country veterinary, whose importance in the play is quite secondary. Jean, the servant, has the failings characteristic of the members of his class. He needs no introduction to persons familiar with their ways. Blanche gives us a glimpse of the French middle-class miss at the interesting period between boarding school and marriage — devoted, obedient, self-effacing, and unsophisticated. Like all of Labiche's female characters, she is somewhat colorless.

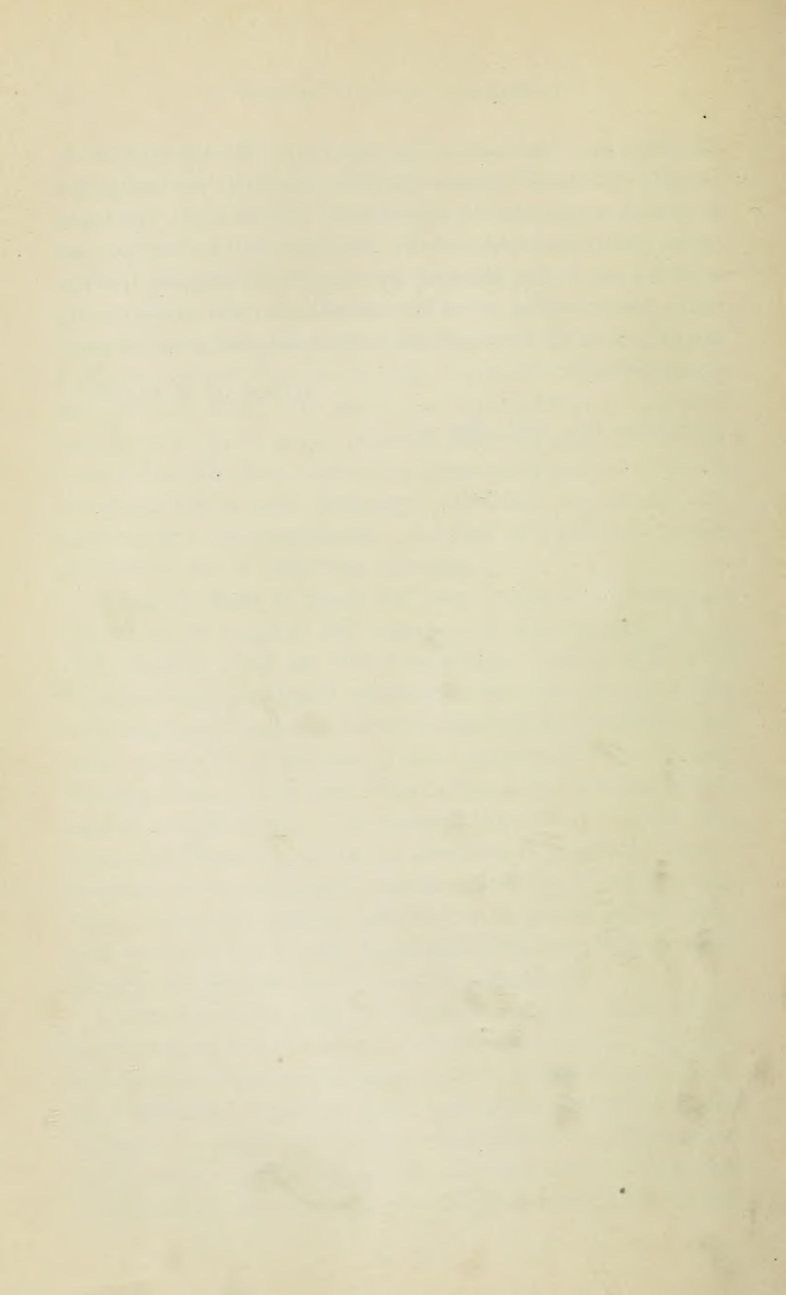
It must be kept in mind, too, that a play is all dialogue, and so the language is the language of conversation. In a play, likewise, such as "La Grammaire," which deals with bourgeois and provincial characters and servants, even this conversational language is not like that which you would hear from university professors or at a gathering in a literary drawing room. It is good French, but it is exceedingly colloquial and idiomatic. The student should try to render this colloquial character, so far as possible, in English. Jean's speeches, when translated, should sound like those of a servant. Caboussat should talk like an ignorant village magnate with his eye on the legislature, Poitrinas like a rural pundit, and Blanche like a boarding-school girl.

Lastly, a word in regard to the interjections. Like all the Latin nations, the French give vent to their emotions through interjections much more readily than the colder Anglo-Saxons. In a situation where an American would employ a whole sentence — albeit perhaps exclamatory — a Frenchman needs only a single explosive monosyllable. In French, therefore, the interjections are numerous and hard to put

into English. Words, too, like *Mon Dieu ! Diable !* etc., which literally translated become the most shocking profanity, are in French utterly colorless and mild. Here again you must try to catch the spirit of the situation, and to render, not word by word, but thought by thought, feeling by feeling. Often the meaning of an exclamation is best rendered by the inflection of the voice, and the word used is of secondary importance.

HERMAN S. PIATT.

URBANA, ILL., April, 1899.



# LA GRAMMAIRE

## PERSONNAGES.

FRANÇOIS CABOUSSAT, ancien négociant.

POITRINAS, président de l'Académie d'Étampes.

MACHUT, vétérinaire.

JEAN, domestique de Caboussat.

BLANCHE, fille de Caboussat.

La scène se passe à Arpajon, chez Caboussat.

# LA GRAMMAIRE.

## ACTE PREMIER.

Un salon de campagne, avec trois baies ouvertes sur un jardin. Portes latérales au premier plan. A gauche, près de la porte, un buffet. A droite, sur le devant de la scène, une table. Au fond, une autre table, sur laquelle se trouvent des tasses.

### SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN, puis MACHUT, puis BLANCHE. (Au lever du rideau, Jean range de la vaisselle devant un buffet qui se trouve à gauche, au premier plan.)

JEAN.

L'ennui de la vaisselle[1] quand on l'a rangée, c'est qu'il faut la déranger. (Un saladier lui échappe des mains et se casse.)

MACHUT, entrant.

Paf ![2]

JEAN.

Sacrebleu ![3] le saladier doré !

MACHUT.

Tu travailles bien, toi ![4]

JEAN.

Ah! ce n'est que le vétérinaire ! . . . Vous m'avez fait peur.

MACHUT.

Qu'est-ce que va dire monsieur Caboussat, ton maître, en voyant cette fabrique de castagnettes ?[5]

JEAN, ramassant les morceaux.

Il ne la verra pas . . . j'enterre les morceaux au fond du jardin . . . j'ai là une petite fosse . . . près de l'abricotier . . . c'est propre et gazonné.

BLANCHE, entrant par la droite, premier plan.

Jean. (Apercevant Machut.) Ah! bonjour, monsieur Machut.

MACHUT, saluant.

Mademoiselle . . .

BLANCHE, à Jean.

Tu n'as pas vu le saladier doré?

JEAN, cachant les morceaux dans son tablier.

Non, mademoiselle.

BLANCHE.

Je le cherche pour y mettre des fraises.

JEAN.

Il doit être resté dans le buffet de la salle à manger.

BLANCHE.

Je vais voir. . . . C'est étonnant la quantité de vaisselle qui disparaît. . . .

JEAN.

On ne casse pourtant rien.[6] (Blanche sort par la gauche, premier plan.)

SCÈNE II.

JEAN, MACHUT, puis CABOUSSAT.

MACHUT.

Ah bien! tu as de l'aplomb, toi!

JEAN.

Dame ![7] si elle savait que son saladier est cassé . . . ça lui ferait de la peine, à cette demoiselle.

MACHUT.

Ah ça ![8] je viens pour la vache. . . .

JEAN.

Oh ! c'est inutile.

MACHUT.

Pourquoi ?

JEAN.

Elle est morte. . . . Il paraît qu'elle avait avalé un petit morceau de carafe . . . mal enterré.

MACHUT.

Ah ! voilà ![9] tu ne creuses pas assez.

JEAN.

C'est vrai . . . mais il fait si chaud depuis un mois.

MACHUT.

Ah ça ![10] c'est aujourd'hui le grand jour ! ton maître doit être dans tous ses états.[11]

JEAN.

Pourquoi ?

MACHUT.

C'est dans deux heures qu'on va élire le président du comice agricole[12] d'Arpajon.

JEAN.

Croyez-vous que monsieur Caboussat soit renommé ?

MACHUT.

Je n'en doute pas. J'ai déjà bu treize verres de vin à son intention.

JEAN.

Vrai ? Eh bien, ça ne paraît pas.[13]

MACHUT.

Je cabale pour ton maître. C'est juste, j'ai la pratique de la maison.

JEAN.

Il a un concurrent qui est un malin, monsieur Chatfinet,[14] un ancien avoué. . . . Depuis un mois il ne fait que causer avec les paysans. . . .

MACHUT.

Il fait mieux que ça. Dimanche dernier, il a été à Paris et il en est revenu avec une cinquantaine de petits ballons rouges qui s'enlèvent tout seuls . . . et il les a distribués gratis aux enfants de la classe agricole.

JEAN.

Ah ! c'est très-fort !

MACHUT.

Oui, mais j'ai paré le coup . . . j'ai répandu le bruit que les ballons attiraient la grêle . . . et on les a tous crevés.

JEAN.

Quel diplomate que ce père Machut !

MACHUT.

Nous ne voulons pas de Chatfinet. . . . A bas Chatfinet ! un intrigant . . . qui fait venir d'Étampes son vétérinaire ![15]

JEAN.

Ah ! voilà ![16]

MACHUT.

Ce qu'il nous faut, c'est monsieur Caboussat . . . un homme sobre . . . et instruit ! . . . car on peut dire que c'est un savant celui-là !

JEAN.

Quant à ça . . . il reste des heures entières dans son cabinet avec un livre à la main . . . l'œil fixe . . . la tête immobile . . . comme s'il ne comprenait pas.

MACHUT.

Il réfléchit.

JEAN.

Il creuse. . . . (Apercevant Caboussat.) Le voici. . . . (Montrant les morceaux du saladier.) Je vais faire comme lui, je vais creuser.[17] (Il sort par le pan coupé de gauche.)

## SCÈNE III.

MACHUT, CABOUSSAT. (Caboussat entre par la droite, premier plan, un livre à la main et plongé dans sa lecture.)

MACHUT, à part.

Il ne me voit pas . . . il creuse.

CABOUSSAT, lisant et à lui-même.

"NOTA. — On reconnaît mécaniquement que le participe suivi d'un infinitif est variable quand on peut tourner[18] l'infinitif par le participe présent." (*Parlé.*) Il faut tourner l'infinitif par le participe. . . . Ah ! j'en ai mal à la tête !

MACHUT, à part.

Je parie que c'est du latin . . . ou du grec. (Il tousse.) Hum ! hum !

CABOUSSAT, cachant vivement son livre dans sa poche.

Ah ! c'est toi, Machut ?

MACHUT.

Je vous dérange, monsieur Caboussat ?

CABOUSSAT.

Non . . . je lisais. . . . Tu viens pour la vache ?

MACHUT.

Oui . . . et j'ai appris l'événement.

CABOUSSAT.

Un morceau de verre . . . est-ce drôle ? Une vache de quatre ans.

MACHUT.

Ah ! monsieur, les vaches . . . ça avale du verre à tout âge. . . . J'en ai connu une qui a mangé une éponge à laver les cabriolets . . . à sept ans ! Elle en est morte.

CABOUSSAT.

Ce que c'est que notre pauvre humanité ![19]

MACHUT.

Ah ça ![20] j'ai à vous parler de votre élection . . . ça marche.[21]

CABOUSSAT.

Ah ! vraiment ? Ma circulaire a été goûtée ?

MACHUT.

Je vous en réponds ! . . . On peut dire qu'elle était joliment troussée[22] votre circulaire ! Je compte sur une forte majorité.

CABOUSSAT.

Tant mieux ! quand[23] cela ne serait que pour faire enrager Chatfinet, mon concurrent.

MACHUT.

Et puis, savez-vous que nommé, pour la seconde fois, président du comice agricole d'Arpajon, vous pouvez aller loin . . . très-loin.

CABOUSSAT.

Où ça ?

MACHUT.

Qui sait ? . . . Vous êtes déjà du conseil municipal.[24] . . . Vous deviendrez peut-être notre maire un jour !

CABOUSSAT.

Moi ? Oh ! quelle idée ! . . . D'abord, je ne suis pas ambitieux . . . et puis la place est occupée par monsieur Rognat, depuis trente-cinq ans.

MACHUT.

Raison de plus ! chacun son tour . . . il y a assez longtemps qu'il est là ! . . . Entre nous, ce n'est pas un homme fort ni instruit. . . .

CABOUSSAT.

Mais cependant. . . .

MACHUT.

D'abord . . . il ne sait pas le grec. . . .

CABOUSSAT.

Mais il n'est pas bien nécessaire de savoir le grec pour être maire d'Arpajon.

MACHUT.

Ça ne peut pas nuire. . . . Voyez-vous, moi, je cause avec l'un et avec l'autre . . . j'entends bien des choses . . . et je vous prédis qu'avant peu vous ceindrez l'écharpe municipale.[25]

CABOUSSAT.

Je ne le désire pas . . . je ne suis pas ambitieux . . . mais cependant je reconnais que, comme maire, je pourrais rendre quelques services à mon pays.

MACHUT.

Parbleu ![26] et vous ne vous arrêterez pas là.

CABOUSSAT.

Certainement, une fois maire. . . .

MACHUT.

Vous deviendrez conseiller d'arrondissement.[27]

CABOUSSAT.

Franchement, je ne m'en crois pas indigne . . . et après ?

MACHUT.

Conseiller général.[28]

CABOUSSAT.

Oh ! non, c'est trop ! . . . et après ?

MACHUT.

Qui sait ? . . . député,[29] peut-être.

CABOUSSAT.

J'aborderais la tribune ![30] . . . et après ?

MACHUT.

Ah ! dame ![31] . . . après . . . je ne sais pas !

CABOUSSAT, à lui-même.

Conseiller général . . . député ! (Se ravisant, et avec tristesse.) Mais non, ça ne se peut pas ! j'oublie que ça ne se peut pas.

MACHUT.

Mais il faut commencer par le commencement . . . être d'abord président du comice. . . . J'ai vu les principaux électeurs . . . ça bouillonne.

CABOUSSAT.

Ah ! . . . ça bouillonne . . . pour moi ?

MACHUT.

Tout à fait. . . . Par exemple, il y a le père Madou qui vous en veut. . . .

CABOUSSAT.

A moi ? . . . Qu'est-ce que je lui ai fait ?

MACHUT.

Il vous trouve fier.

CABOUSSAT.

S'il est possible ! Je ne le rencontre pas sans lui demander des nouvelles de sa femme . . . à laquelle je ne m'intéresse pas du tout.

MACHUT.

Oui . . . vous êtes gentil pour sa femme . . . mais pas pour ses choux. . . .

CABOUSSAT.

Comment ?

MACHUT.

Il en a fait un arpent[32] pour ses vaches. . . . Il prétend que vous êtes passé devant dix fois, et que vous ne lui avez jamais dit : Ah ! voilà de beaux choux ! Comme président du comice, il soutient que c'était votre devoir.

CABOUSSAT.

Ma foi ![33] à te parler franchement, je ne les ai pas regardés, ses choux.

MACHUT.

Faute ! . . . faute ! . . . Chatfinet, votre concurrent, a été plus malin, il lui a dit ce matin : Mon Dieu ![34] les beaux choux !

CABOUSSAT.

Il a dit cela, l'intrigant ?

MACHUT.

Vous feriez bien d'aller voir le père Madou, en voisin[35]. . . et de lui toucher un mot de ses choux . . . sans bassesse ! Je ne vous conseillerai jamais une bassesse !

CABOUSSAT.

Tout de suite ! J'y vais tout de suite ! (Appelant.) Jean !

JEAN, entrant par le pan coupé de droite.

Monsieur !

CABOUSSAT, va à Jean.

Mon chapeau neuf . . . dépêche-toi ! . . . (Jean sort par la porte latérale, à droite.)

MACHUT.

Je vais avec vous . . . je vous donnerai la réplique.[36]

JEAN, apportant le chapeau.

Voilà, monsieur.

CABOUSSAT.

Une idée. . . . Je vais lui en demander de la graine, de ses choux.

MACHUT.

Superbe !

CHŒUR.

CABOUSSAT, JEAN, MACHUT.

AIR d'*Une femme qui bat son gendre.*

L'électeur est fragile,
Et pour qu'il vote bien,
Il nous faut être habile
Et ne négliger rien.

(Caboussat et Machut sortent par le fond.)

## SCÈNE IV.

JEAN, puis POITRINAS, puis BLANCHE.

JEAN, seul.

Monsieur met son chapeau neuf pour aller chercher de la graine de choux . . . quelle drôle d'idée !

POITRINAS, paraît au fond, une valise à la main, par le pan coupé gauche.

Monsieur Caboussat, s'il vous plaît ?

JEAN, à part.

Un étranger !

POITRINAS.

Annoncez lui monsieur Poitrinas, premier président de l'Académie d'Étampes.

JEAN, haut.

Il vient de sortir ; mais il ne tardera pas à rentrer.

POITRINAS.

Alors, je vais l'attendre. . . . (Lui donnant sa valise.) Débarrasse-moi de ma valise.

JEAN.

Ah ! comme ça,[37] monsieur va rester ici ? (Il va mettre la valise sur une chaise au fond.)

POITRINAS.

Probablement.

JEAN, à part.

Bien ![38] une chambre à faire !

POITRINAS.

J'apporte à mon ami Caboussat une nouvelle . . . considérable.

JEAN, curieux.

Ah ! laquelle ?

POITRINAS.

Ça ne te regarde pas. . . . Comment se porte mademoiselle Blanche, sa fille ?

JEAN.

Très-bien, je vous remercie. . . .

POITRINAS.

Je ne l'ai pas beaucoup regardée quand [39] elle est venue cet été à Étampes, cette chère enfant.... Je venais de recevoir un envoi des plus précieux... une caisse de poterie, de vieux clous et autres antiquités gallo-romaines.

JEAN.

Qu'est-ce que c'est que ça?

POITRINAS.

Mais elle m'a paru jolie et bien élevée.

JEAN.

Oh! je vous en réponds.... Un peu regardante sur la vaisselle....

POITRINAS.

Je vois que je pourrai donner suite à mes projets....

JEAN.

Quels projets?

POITRINAS.

Ça ne te regarde pas.... Dis-moi, quand on laboure dans ce pays-ci, qu'est-ce qu'on trouve?

JEAN.

Où ça?

POITRINAS.

Derrière la charrue.

JEAN.

Dame! on trouve des vers blancs.

POITRINAS.

Je te parle d'antiquités... de fragments gallo-romains.

JEAN.

Ah! monsieur, nous ne connaissons pas ça.

POITRINAS.

Je profiterai de mon séjour pour faire faire quelques fouilles. J'ai constaté, sur ma carte des Gaules, la présence d'une voie romaine à Arpajon.

JEAN, étonné.

Oui ! . . .

POITRINAS.

Vois-tu, moi, je suis doué . . . j'ai du flair . . . je n'ai qu'à regarder un terrain, et je dis tout de suite : Il y a du romain là-dessous !

JEAN, abruti.

Oui. . . . (A part.) Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ?

BLANCHE, entrant par le premier plan à droite ; à part.

Impossible de retrouver ce saladier.

JEAN.

Ah ! voilà mademoiselle. (Il remonte au fond, près du buffet.)

BLANCHE.

Monsieur Poitrinas !

POITRINAS, saluant.

Mademoiselle. . . .

BLANCHE.

Quelle bonne surprise ! . . . et que mon père sera heureux de vous voir !

POITRINAS.

Oui . . . je lui apporte une nouvelle . . . considérable.[40]

BLANCHE.

Monsieur Edmond, votre fils, n'est pas venu avec vous ?

POITRINAS.

Non, dans ce moment-ci il est affligé d'une entorse.

BLANCHE.

Ah ! quel dommage !

POITRINAS.

C'est un peu ma faute. J'avais pratiqué des fouilles au bout du parc, sans prévenir personne . . . et le soir il est tombé dedans. (Consolé.) Mais j'ai trouvé un manche de couteau du troisième siècle.

BLANCHE.

Et c'est pour cela que vous m'avez abîmé mon danseur.[41]

POITRINAS.

Votre danseur ?

BLANCHE.

Mais oui ;[42] cet été, à Étampes, monsieur Edmond m'invitait tous les soirs . . . plusieurs fois. . . . Croyez-vous qu'il guérisse ?

POITRINAS.

C'est l'affaire de quelques jours.

BLANCHE.

Il ne boitera pas ?

POITRINAS.

Nullement. . . . Ce serait bien dommage, car le voilà bientôt d'âge à se marier.

BLANCHE.

Ah ![43]

POITRINAS.

Mais vous aussi, je crois. . . .

BLANCHE.

Moi ? je ne sais pas. . . . Papa ne m'en a pas encore parlé.[44] (A part.) Est-ce qu'il viendrait[45] demander ma main pour monsieur Edmond ?

POITRINAS.

J'aurais[46] une petite question à vous adresser.

BLANCHE, à part.

Ah ! mon Dieu ! voilà que j'ai peur !

POITRINAS.

Quand on bêche dans le jardin, qu'est-ce qu'on trouve ?

JEAN, à part.

C'est un tic !

BLANCHE.

Dame ! . . . on trouve de la terre . . . des pierres. . . .

POITRINAS, vivement.

Avec des inscriptions ?

BLANCHE.

Ah ! je ne sais pas.

POITRINAS.

Nous vérifierons cela . . . plus tard.

BLANCHE.

Si vous voulez passer dans votre chambre . . . je vais vous installer.

POITRINAS, prenant sa valise.

Volontiers.

BLANCHE.

Vos fenêtres donnent sur le jardin.

POITRINAS.

Tant mieux, j'examinerai la configuration du terrain. (A part, reniflant.) Ça sent le romain,[47] ici ! (Il entre à gauche avec Blanche.)

JEAN.

Et il va coucher ici, cet homme-là ! . . . Il me fait peur ! (Ils sortent tous les trois par le premier plan à droite, Jean le dernier.)

## SCÈNE V.

CABOUSSAT, puis JEAN.

CABOUSSAT, paraît au fond avec un chou sous un bras et une betterave sous l'autre.

L'affaire du père Madou est arrangée. Je lui ai demandé un de ses choux . . . comme objet d'art. . . . Je lui ai dit que je le mettrais dans mon salon. Il y avait là un voisin, dans son champ de betteraves, qui commençait à faire la grimace.[48] Je ne pouvais faire moins pour lui que pour l'autre. . . . C'est un électeur. . . . Alors je lui ai demandé aussi une betterave . . . comme objet d'art. . . . Il faut savoir prendre les masses. (Embarrassé de son chou et de sa betterave.) C'est très-lourd ces machines-là ![49] (Appelant.) Jean !

JEAN, entrant par le premier plan à droite.

Monsieur. . . .

CABOUSSAT.

Débarrasse-moi de ça . . . tu mettras le chou dans le pot . . . quant à la betterave, tu la feras cuire ; on en fait des ronds ; c'est très-bon dans la salade.

JEAN, à part, sortant par le fond-milieu.

Voilà monsieur[50] qui fait son marché maintenant.

CABOUSSAT, seul.

Tout en promenant mon chou, j'ai réfléchi à ce que m'a dit Machut. . . . Je serais maire,[51] le premier magistrat d'Arpajon ! puis conseiller général ! puis député ! . . . et après ? le portefeuille ! qui sait ? . . . (Tristement.) Mais non ! ça ne se peut pas ! . . . Je suis riche, considéré, adoré . . . et une chose s'oppose à mes projets . . . la grammaire française ! . . . Je ne sais pas . . . (regardant autour de lui avec inquiétude) je ne sais pas l'orthographe ! Les participes surtout, on ne

sait par quel bout les prendre[52] . . . tantôt ils s'accordent, tantôt ils ne s'accordent pas . . . quels fichus caractères ![53] Quand je suis embarrassé, je fais un pâté . . . mais ce n'est pas de l'orthographe ! Lorsque je parle, ça va très-bien . . . ça ne se voit pas . . . j'évite les liaisons. . . . A la campagne, c'est prétentieux . . . et dangereux . . . je dis : Je suis allé. . . . (Il prononce sans lier l'*s* avec l'*a*.) Ah ! dame ! de mon temps on ne moisissait pas dans les écoles . . . j'ai appris à écrire en vingt-six leçons, et à lire . . . je ne sais pas comment . . . puis je me suis lancé dans le commerce des bois de charpente[54] . . . je cube,[55] mais je ne rédige[56] pas. . . . (Regardant autour de lui.) Pas même les discours que je prononce . . . des discours étonnants ! . . . Arpajon m'écoute la bouche ouverte . . . comme un imbécile ! . . . On me croit savant . . . j'ai une réputation . . . mais grâce à qui ? grâce à un ange. . . .

## SCÈNE VI.

CABOUSSAT, BLANCHE, revenant par le premier plan à droite.

BLANCHE, paraissant.

Papa. . . .

CABOUSSAT, à part.

Le voici ! voici l'ange !

BLANCHE, tenant un papier.

Je te cherchais pour te remettre le discours que tu dois prononcer au comice agricole.

CABOUSSAT.

Si je suis réélu. . . . Tu l'as revu ?

BLANCHE.

Recopié seulement.

CABOUSSAT.

Oui . . . comme les autres. . . . (L'embrassant.) Ah ! chère petite . . . sans toi ! [57] (Dépliant le papier.) Comment trouves-tu le commencement ?

BLANCHE.

Très-beau !

CABOUSSAT, lisant.

" Messieurs et chers collègues, l'agriculture est la plus noble des professions. . . ." (S'arrêtant.) Tiens ! tu as mis deux *s* à profession ?

BLANCHE.

Sans doute. . . .

CABOUSSAT, l'embrassant.

Ah ! chère petite ! . . . (A part.) Moi, j'avais mis un *t* . . . tout simplement. (Lisant ) " La plus noble des professions." (Parlé.) Avec deux *s*. (Lisant.) " J'ose le dire, celui qui n'aime pas la terre, celui dont le cœur ne bondit pas à la vue d'une charrue, celui-là ne comprend pas la richesse des nations ! . . ." (S'arrêtant.) Tiens, tu as mis un *t* à nations ?

BLANCHE.

Toujours.

CABOUSSAT, l'embrassant.

Ah ! chère petite ! . . . (A part.) Moi, j'avais mis un *s* . . . tout simplement ! . . . les *t*, les *s* . . . jamais je ne pourrai retenir ça ! (Lisant.) " La richesse des nations. . . ." (Parlé.) Avec un *t*. . . .

BLANCHE, tout à coup.

Ah ! papa, tu ne sais pas ? . . . Monsieur Poitrinas vient d'arriver.

CABOUSSAT.

Comment ! Poitrinas d'Étampes ! (A part.) Un vrai savant, lui ! (Haut.) Où est-il ce cher ami ? (Poitrinas paraît.)

## SCÈNE VII.

CABOUSSAT, BLANCHE, POITRINAS.

CABOUSSAT, allant vers Poitrinas.

Ah ! cher ami ! quelle heureuse visite ! (Ils se serrent la main.)

POITRINAS, revenant par le premier plan à droite.

Il y a longtemps que je désirais explorer votre canton [58] au point de vue archéologique. (Blanche remonte à la table, premier plan à droite.)

CABOUSSAT.

Ah ! oui, les petits pots cassés ! ça vous amuse toujours ?

POITRINAS.

Toujours ! . . . Je voulais aussi vous parler d'une affaire . . . d'une grande affaire. . . .

BLANCHE, à part.

La demande ! (Haut.) Je vous laisse. . . . (A Poitrinas très-aimable.) J'espère, monsieur, que vous passerez quelques jours avec nous ?

POITRINAS.

Je n'ose vous le promettre. . . . Cela dépendra de mes fouilles. . . . Si je trouve . . . je reste.

BLANCHE.

Vous trouverez . . . espérons-le. (Elle sort par le premier plan à droite.)

## SCÈNE VIII.

CABOUSSAT, POITRINAS.

CABOUSSAT.

N'est-ce pas qu'elle est gentille, ma petite Blanche ?

POITRINAS.

Charmante ! et c'est avec bonheur que . . . mais plus tard. . . . Mon ami, je vous apporte une nouvelle . . . considérable. . . .[59]

CABOUSSAT.

A moi ? [60]

POITRINAS.

Vous venez d'être nommé, sur ma recommandation, membre correspondant de l'Académie d'Étampes.

CABOUSSAT, à part.

Académicien ! . . . Il me fourre dans l'Académie !

POITRINAS.

Eh bien ! voilà une surprise !

CABOUSSAT.

Ah oui ! . . . pour une surprise . . . mais je ne sais vraiment si je dois accepter . . . j'ai de bien faibles titres.

POITRINAS.

Et vos discours ?

CABOUSSAT.

Ah ! c'est pour mes discours. . . . Chère petite !

POITRINAS.

Et puis j'avais mon idée en vous présentant. . . . Vous pourrez nous être fort utile.

CABOUSSAT.

Comment ?

POITRINAS.

Vous surveillerez les fouilles que je vais entreprendre dans ce pays ; vous relèverez les inscriptions latines et vous nous enverrez des rapports.

CABOUSSAT, effrayé.

En latin?

POITRINAS, mystérieusement.

Chut! [61] . . . Je soupçonne aux environs d'Arpajon la présence d'un camp de César. . . . N'en parlez pas!

CABOUSSAT.

Soyez tranquille!

POITRINAS.

Notre département n'en a pas . . . c'est peut-être le seul.

CABOUSSAT.

C'est une tache.

POITRINAS.

Alors, j'ai fait des recherches . . . que je vous communiquerai. . . . Gabius Lentulus [62] a dû passer par ici. . . .

CABOUSSAT.

Vraiment? . . . Gabius . . . Lin . . . turlus. . . . Vous en êtes sûr?

POITRINAS.

Certain! . . . N'en parlez à personne. (Il remonte.)

CABOUSSAT.

Soyez donc tranquille.

POITRINAS.

Mais je suis venu encore pour un autre motif. . . . Mon fils Edmond a vu cet été mademoiselle Blanche à Étampes. . . . Il a conçu pour elle un sentiment ardent, mais honorable . . . et je profite de l'occasion de mes fouilles pour vous faire une ouverture de mariage.

CABOUSSAT.

Mon Dieu! . . . [63] je ne dis pas non . . . mais je ne dis pas oui. . . . Il faut que je consulte ma fille. . . .

POITRINAS.

C'est trop juste. . . . Edmond est un bon jeune homme, affectueux, rangé,[64] jamais de liqueurs . . .[65] excepté dans son café. . . .

CABOUSSAT.

Le gloria. . . .[66]

POITRINAS.

Cent trente mille francs de dot. . . .[67]

CABOUSSAT.

C'est à peu près ce que je donne à Blanche.

POITRINAS.

Mais avant tout, il faut être franc. . . . Edmond a un défaut . . . un défaut qui est presque un vice. . . .

CABOUSSAT.

Ah ! diable ! . . . lequel ?

POITRINAS.

Eh bien ! sachez . . . non ! . . . je ne puis pas ! . . . moi, président de l'Académie d'Étampes. (Lui tendant une lettre.) Tenez, lisez. . . .

CABOUSSAT.

Une piquante chanson[68] contre l'Académie ?

POITRINAS.

Une lettre qu'il m'a adressée il y a huit jours . . . et que je vous soumets avec confusion.

CABOUSSAT.

Vous m'effrayez ! . . . voyons. (Lisant.) "Mon cher papa, il faut que je te fasse un aveu dont dépend le bonheur de toute ma vie. . . ."

POITRINAS, à part.

Dépend avec un *t* . . . le misérable!

CABOUSSAT, lisant.

"J'aime mademoiselle Blanche d'un amour insensé, depuis que je l'ai vue. . . ."

POITRINAS, à part.

Vu . . .[69] sans *e* . . . le régime est avant, animal!

CABOUSSAT, lisant.

"Je ne mange plus, je ne dors plus. . . ."

POITRINAS, à part.

Dors . . . il écrit ça comme dorer![70]

CABOUSSAT, lisant.

"Son image emplit ma vie et trouble mes rêves. . . ."

POITRINAS, à part.

Rêves . . . *r-a-i.* . . . (Haut.) C'est atroce, n'est-ce pas?

CABOUSSAT.

Quoi?

POITRINAS.

Enfin, je devais vous le dire; maintenant vous le savez.

CABOUSSAT.

Je sais qu'il adore[71] ma fille.

POITRINAS.

Oui, mais contre toutes les règles. . . . Voyez, décidez. . . . Je vais faire une petite inspection dans votre jardin . . . il m'a semblé reconnaître un renflement de terrain . . . ça sent le romain.[72] A bientôt.[73] (Il sort par le fond-milieu.)

## SCÈNE IX.

CABOUSSAT, puis BLANCHE.

CABOUSSAT, mettant la lettre dans sa poche.

De quel diable de défaut a-t-il voulu me parler ? (Blanche paraît habillée.) Tiens ! [74] tu as fait toilette ? . . . tu vas sortir ?

BLANCHE, revenant par le premier plan à droite.

Oui, je dois, depuis longtemps, une visite à notre voisine, madame de Vercelles. . . . C'est une famille très-influente et très-portée [75] pour ton élection . . . je prendrai la voiture.

CABOUSSAT.

Un mot seulement. . . . Blanche, as-tu quelquefois songé à te marier ?

BLANCHE, sournoisement.

Moi ? . . . jamais, papa !

CABOUSSAT.

Enfin, s'il se présentait un parti honorable . . . un bon jeune homme [76] . . . affectueux, rangé . . . jamais de liqueurs . . . excepté dans son café. . . .

BLANCHE, à part.

Monsieur Edmond !

CABOUSSAT.

Éprouverais-tu quelque répugnance ?

BLANCHE, vivement.

Oh ! non ! [77] . . . c'est-à-dire . . . je ferai tout ce que tu voudras.

CABOUSSAT.

Moi, je désire que tu sois heureuse . . . c'est bien le moins [78] . . . après ce que tu fais pour moi. . . .

BLANCHE.

Quoi donc ?

CABOUSSAT.

Eh bien ! . . . (Regardant autour de lui.) Mes discours, mes lettres. . . .

BLANCHE, avec embarras.

Je les recopie.

CABOUSSAT.

Oui . . . c'est convenu . . . nous ne devons pas en parler. . . . (Il l'embrasse au front.) Va . . . et reviens bien vite. (Blanche sort par le fond-milieu.)

## SCÈNE X.

CABOUSSAT, puis JEAN, puis POITRINAS.

CABOUSSAT, seul.

Ah ça ! j'ai un invité, il faut que je songe au dîner . . . un académicien, ça doit aimer les petits plats. . . .[79] (Appelant.) Jean !

JEAN, entre par le pan coupé à droite, et traverse.

Monsieur ?

CABOUSSAT.

Qu'est-ce que nous avons pour dîner ? [80]

JEAN.

Monsieur . . . il y a le chou . . . ensuite la betterave. . . .

CABOUSSAT.

Je ne te parle pas de ça, imbécile !

JEAN.

Dame ! puisque monsieur fait son marché lui-même . . . monsieur se méfie. . . .

POITRINAS, entrant triomphant par le fond ; il porte un fragment de cuisinière[81] plein de terre et une vieille broche rouillée.

Je suis venu, j'ai fouillé, j'ai trouvé ![82]

CABOUSSAT.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

POITRINAS.

Un bouclier romain . . . *scutum* . . . le bouclier long, vous savez. . . .

CABOUSSAT.

Oui. . . .

POITRINAS.

*Clypeus* . . . c'est le bouclier rond. . .

JEAN, bas à Caboussat.

Monsieur, c'est notre vieille cuisinière qui était percée. . . .

CABOUSSAT.

Parbleu ! je l'ai bien reconnue !

POITRINAS, brandissant la broche.

Maintenant voici le *gladium* . . . l'épée du centurion . . . pièce extrêmement rare. . . .

JEAN, bas à Caboussat.

C'est notre broche cassée. . . .

CABOUSSAT, à part.

Cet homme-là trouverait du romain dans une allumette chimique ! (Poitrinas est allé déposer les objets dont il a parlé sur la table au fond et revient au milieu.)

POITRINAS, enthousiasmé.

Mon ami, j'ai découvert un tumulus au fond du jardin !

JEAN, à part, inquiet.[83]

Comment au fond du jardin ?

POITRINAS.

Je suis en nage . . . c'est la joie . . . et la pioche. . . . (A Jean.) Tu vas aller me chercher tout de suite deux sous de blanc d'Espagne[84] . . . tu le passeras dans un tamis et tu me l'apporteras dans une terrine.

CABOUSSAT.

Qu'est-ce que vous voulez faire de ça ?

POITRINAS.

Je veux nettoyer ces fragments . . . j'espère y découvrir quelques inscriptions. . . . (A Jean.) Va !

JEAN, passe au milieu.

Tout de suite. (A part.) Ça, c'est un marchand de vieilles ferrailles ! (Il sort par le fond-milieu.)

POITRINAS, à Caboussat.

Ah ! j'oubliais . . . il y a un abricotier qui me gêne.

CABOUSSAT.

Où ça ?

POITRINAS.

Au fond . . . à gauche. . . . Je vous demanderai la permission de l'abattre.

CABOUSSAT.

Ah non ! permettez. . . . Il n'y a que lui qui me donne . . . les abricots sont petits, mais d'un juteux. . . .

POITRINAS.

Mon cher collègue, je vous le demande au nom de la science.[85]

CABOUSSAT.

Ah ! du moment que c'est pour la science . . . je n'ai rien à lui refuser. (A part.) A elle[86] qui me refuse tout !

POITRINAS.

Merci, merci ! . . . pour l'archéologie ! Je retourne continuer mes recherches. (Fausse sortie.[87]) A propos, avez-vous parlé à votre fille du mariage ?

CABOUSSAT.

Je lui en ai touché un mot . . . la proposition n'a pas déplu.

POITRINAS.

Et le défaut, le lui avez-vous confié ?

CABOUSSAT.

Pas encore . . . je cherche un biais.

POITRINAS.

C'est horrible, n'est-ce pas ? . . . Je retourne là-bas . . . ça embaume le romain ! (Il sort par le fond.)

## SCÈNE XI.

CABOUSSAT, puis MACHUT.

CABOUSSAT, seul.

Il commence à m'inquiéter avec ce défaut . . . qui est presque un vice ! . . . je ne serais pourtant pas fâché de le connaître.

MACHUT, paraissant au fond, très-animé et parlant à la cantonade, revenant par le pan coupé à gauche.

C'est une calomnie . . . et je le prouverai !

CABOUSSAT.

Machut ! . . . à qui en as-tu donc ?

MACHUT.

C'est monsieur Chatfinet, votre concurrent . . . qui fait courir sur mon compte un bruit infâme !

CABOUSSAT.

Un bruit . . . infâme ! (Il ne fait pas sentir la liaison.)

MACHUT.

Il prétend[88] que j'ai tué votre vache.

CABOUSSAT.

Mais c'est faux . . . puisqu'elle était morte avant ton arrivée.

MACHUT.

Eh bien, écrivez-moi ça sur un bout de papier, pour que je le confonde, cet animal-là !

CABOUSSAT.

Écrire, moi ? . . . (A part.) Et ma fille qui n'est pas la ! (Haut.) Mon ami, il est des injures aux quelles un homme qui se respecte ne doit répondre que par le silence et le mépris.

MACHUT.

Oui, mais moi, je préfère l'aplatir.[89] . . . Vite ! écrivez-moi un mot. . . .

CABOUSSAT.

Tu n'y penses pas . . . j'aurais l'air de te donner un certificat.

MACHUT.

Précisément, voilà ce que je veux. . . .

CABOUSSAT.

Non . . . je ne peux pas . . . c'est impossible. . . .

MACHUT.

Comment vous me refusez ? . . . vous refusez de dire la vérité ? . . . moi qui depuis huit jours piétine dans les campagnes pour vous ramasser des voix. . . .

CABOUSSAT.

Tu as raison . . . ce certificat, je te le donnerai.

MACHUT.

Ah !

CABOUSSAT.

Plus tard . . . demain. . . .

MACHUT.

Tout de suite. . . . Les électeurs sont assemblés, et je veux le faire lire à tout le monde.

CABOUSSAT, à part.

A tout le monde ! . . . Et ma fille qui n'est pas là !

MACHUT.

Il s'agit de ma réputation, de mon honneur de vétérinaire. . . . Si je ne démens pas sur-le-champ un pareil bruit, mon état est perdu ; je suis ruiné, obligé de quitter le pays. . . . (Avec attendrissement.) Songez que j'ai une femme et cinq enfants.

CABOUSSAT, faiblissant, à part.

Le fait est qu'il a cinq enfants. . . .

MACHUT, préparant le papier sur la table.

Voyons . . . mettez-vous là. . . . Il vous est si facile de griffonner deux lignes, à vous, un savant. (Il le fait passer à la table, premier plan.)

CABOUSSAT, s'asseyant.

Deux lignes . . . seulement ?

MACHUT.

"Je certifie que ma vache était déjà morte quand le sieur Machut s'est présenté chez moi. . . ." Ce n'est pas long.

CABOUSSAT.

C'est vrai. (A part.) Après ça, en m'appliquant et en faisant des pâtés. . . . (Il se met à la table et écrit.) "Je certifie. . . ." (A part.) *f . . . i . . . fi* . . . non ! je crois qu'il faut un *t* à la fin. . . . Ces diables de *t*. . . . Bah ! je vais faire un pâté ! (Il continue à écrire.)

MACHUT.

Ah ! nous allons voir un peu le nez que fera monsieur Chatfinet ![90]

CABOUSSAT, se levant et lui remettant le papier.

Voilà, mon ami. . . . Il y a quelques pâtés par-ci par-là . . . mais j'ai une mauvaise plume.

MACHUT.

Ça n'y fait rien, avec un pareil papier, je suis tranquille. . . .

CABOUSSAT, à part.

Oui . . . mais moi, je ne le suis pas.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, BLANCHE.

BLANCHE, paraissant au fond.

Me voici de retour.

CABOUSSAT.

Ah ! tu arrives bien tard . . . je viens d'écrire un certificat . . . moi-même.

BLANCHE, effrayée.

Comment ?

MACHUT, montrant le papier.

Le voici ; je vais le montrer à tout le monde. . . . (Il met la lettre dans sa poche de redingote[91] et cherche son chapeau.)

CABOUSSAT, bas à sa fille.

Tu n'étais pas là ! . . .

BLANCHE, bas à son père.

A tout prix, il faut ravoir cette lettre !

CABOUSSAT.

Oui, mais comment ?

BLANCHE, à part.

Elle est dans la poche de sa redingote. . . . Oh ! quelle idée ! (Haut à Machut.) Monsieur Machut, avez-vous votre trousse, votre lancette ?

MACHUT.

Oui, pourquoi ?

BLANCHE.

Courez vite ! la jument baie vient de tomber d'un coup de sang en rentrant.

CABOUSSAT.

Ah ! mon Dieu ! la jument ! . . . et ce matin, la vache.

MACHUT.

J'y cours . . . pourvu qu'on ne m'accuse pas encore.[92] . . . (Il remonte.)

BLANCHE.

Laissez votre redingote . . . elle vous gênera.

MACHUT, sortant vivement.

Non ça me retarderait. (Il sort par le pan coupé[93] gauche.)

BLANCHE.

Manqué !

CABOUSSAT.

Quoi ? . . . Et tu penses que ce pauvre animal ? . . .

BLANCHE.

Il se porte très-bien ?

CABOUSSAT.

Comment !

BLANCHE.

Une ruse pour obliger Machut à ôter sa redingote, et pour reprendre la lettre. . . .

CABOUSSAT.

Ah ! je comprends ! Il opère toujours en bras de chemise.

BLANCHE.

Pourvu maintenant [94] qu'il n'aille pas trouver que la jument est malade !

CABOUSSAT.

Oh ! je suis tranquille. . . . Machut connaît son affaire [95] . . . il a une manière de regarder les bêtes dans l'œil . . . il leur ouvre la paupière . . . et il vous dit : Ça, c'est une entorse ! . . .

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MACHUT, puis JEAN.

MACHUT, paraissant au fond.

Voilà ! . . . c'est fait !

CABOUSSAT.

Quoi ?

MACHUT.

Je l'ai saignée !

CABOUSSAT.

Allons, bon !

MACHUT.

Abondamment. . . . Deux minutes de plus, l'animal était perdu.[96]

CABOUSSAT, à part.

Et dire que si je savais l'orthographe, on n'aurait pas saigné Cocotte !

JEAN, entrant avec une terrine pleine de blanc d'Espagne, par le pan coupé gauche.

Voilà le blanc d'Espagne.

BLANCHE, à part.

Oh ! (Bas à Jean.) Jette tout cela sur Machut.

JEAN, étonné.

Hein ! plaît-il ?[97]

BLANCHE, bas.

Va donc !

JEAN, à part.

Je veux bien, moi ![98] (Il passe entre Machut et Caboussat, et renverse la terrine sur la redingote de Machut.)

MACHUT.

Ah ! sapristi !

BLANCHE, marchant sur Jean.

Maladroit !

CABOUSSAT.

Imbécile !

JEAN.

Mais c'est mamzelle qui m'a dit. . . .

BLANCHE.

Moi ?

CABOUSSAT.

Tais-toi, animal ! butor ![99]

JEAN, se sauvant par la porte de droite.

Je vais chercher une brosse !

CABOUSSAT, à Machut.

Vite ! ôtez votre redingote !

MACHUT.

Merci ! ce n'est pas la peine. . . .

BLANCHE.

Si ![100]

CABOUSSAT, exaspéré.

Mais ôtez donc votre redingote ! (Il le dépouille, aidé de sa fille )

BLANCHE, se sauvant avec la redingote.

Un coup de brosse . . . je reviens. (Elle sort vivement par le premier plan gauche.)

## SCÈNE XIV.

CABOUSSAT, MACHUT, puis JEAN, puis POITRINAS.

MACHUT.

Vraiment, c'est trop d'obligeance ! . . . quand je pense[101] que mademoiselle Blanche va brosser elle-même. . . .

CABOUSSAT.

Oui, nous sommes comme ça. . . .[102]

MACHUT, à part.

On voit bien que c'est le jour des élections. . . .

JEAN, entrant vivement par la porte de droite.

Voilà la brosse ! (Il brosse la chemise de Machut, par inadvertance.[103])

MACHUT, le repoussant.

Aïe ! tu me piques avec ta brosse !

POITRINAS, entrant par le fond, avec des fragments de vaisselle cachés dans un mouchoir.

Ah ! mes enfants ! . . . quelle chance ! . . . quelle émotion ! . . . J'ai mis à jour un tumulus . . . sous l'abricotier.

JEAN, à part.

Ma cachette !

POITRINAS, tirant du mouchoir un morceau de porcelaine dorée.

Examinez d'abord ceci !

JEAN, à part.

Ah ! saperlotte ! le saladier doré !

CABOUSSAT.

Hein ! (Regardant Jean.) Mais je reconnais ça !

POITRINAS.

Le chiffre est dessus . . . un F et un C.

CABOUSSAT, à part.

François Caboussat.

POITRINAS.

Fabius Cunctator ! [104] c'est signé !

CABOUSSAT, faisant de gros yeux à Jean.

Qui est-ce qui a cassé ça ?

POITRINAS.

Les Romains, parbleu !

JEAN.

C'est les Romains ! . . . Ah ! il est embêtant, il déterre tout ce que je casse ! (Il sort par le pan coupé gauche.)

POITRINAS.

Voici un autre fragment. . . . Savez-vous ce que c'est que ça. . . .

MACHUT, s'approchant.

Voyons. . . . (Se reculant tout à coup.) Je connais ça.

CABOUSSAT, même jeu.

Moi aussi ! . . . (A part.) Pourquoi nous apporte-t-il cela ici ?

POITRINAS.

Très-rare ! C'est un lacrymatoire . . . de la décadence.

CABOUSSAT.

Ça ? . . . (A part.) Au fait, à quoi bon le détromper . . . ça lui fait plaisir. . . .

POITRINAS.

Quand les Romains perdaient un membre de leur famille, c'est là dedans qu'ils épanchaient leur douleur. . . .

MACHUT.

Vraiment ? Singulier peuple ! (Poitrinas remonte au fond et range tous ses fragments sur le buffet.)

JEAN, revenant par le pan coupé gauche, à Machut.

Voici votre redingote.

MACHUT, l'endossant.

Merci. . . . (Se fouillant.) Ai-je bien ma lettre ? (Il la tire.) Oui, la voilà ! . . .

CABOUSSAT, à part.

L'écriture de Blanche ! . . . Je suis sauvé !

MACHUT.

Je vous quitte . . . je vais aux élections . . . je reviendrai vous en donner des nouvelles. (Il sort par le fond-milieu.)

CABOUSSAT, bas à Jean.

A nous deux maintenant !

JEAN, craintif.

Monsieur ?

CABOUSSAT.

Ici ! ici !

JEAN, s'approchant.

Voilà !

CABOUSSAT.

M'expliqueras-tu maintenant comment le saladier doré. . . .

JEAN.

Pardon . . . on m'attend pour fendre du bois. (Il sort vivement par le pan coupé gauche.)

## SCÈNE XV.

CABOUSSAT, POITRINAS, puis BLANCHE.

POITRINAS, au fond, rangeant sur le buffet.

Un morceau de verre ! . . . du verre !

CABOUSSAT, à part.

Bien ! ma carafe !

POITRINAS, descendant.

Et il y a des ânes qui prétendent [105] que les Romains ne connaissaient pas le verre ! . . . et taillé ! Je vais leur décocher un mémoire.

CABOUSSAT.

Et vous ferez bien !

POITRINAS.

Mon ami, je vous dois un des plus beaux jours de ma vie . . . et je veux, sans tarder, faire connaître à mes collègues . . . (Se reprenant) à nos collègues de l'Académie d'Étampes ce grand fait archéologique. . . .

CABOUSSAT.

C'est une bonne idée.

POITRINAS.

Je vais les prier de nommer une sous-commission pour continuer les fouilles dans votre jardin.

CABOUSSAT.

Ah mais ! non !

POITRINAS.

Au nom de la science ! vite ! une plume . . . de l'encre. (Il passe à la table, premier plan à droite.)

CABOUSSAT.

Tenez . . . là ! . . . sur mon bureau. (Il l'installe à son bureau.)

POITRINAS.

Ah ! vous vous servez de plumes d'oie ? . . .

CABOUSSAT.

Toujours ! (Avec importance.) Une habitude de quarante années !

POITRINAS.

Elle est trop fendue. . . . Vous n'auriez pas un canif ?

CABOUSSAT, lui donnant un canif.

Si . . . voilà !

POITRINAS, tout en taillant sa plume.

Ah ! les Romains ne connaissaient pas le verre ! (Poussant un cri.) Aïe !

CABOUSSAT.

Quoi ?

POITRINAS.

Je me suis coupé !

CABOUSSAT.

Attendez . . . dans le tiroir . . . un chiffon. . . . (Lui emmaillotant le doigt.) Je vais vous arranger une petite poupée. . . .[106] Ne bougez pas. . . . Là . . . voilà ce que c'est. . . .

POITRINAS.

Merci . . . maintenant je vais vous demander un service.

CABOUSSAT.

Lequel ?

POITRINAS.

C'est de tenir la plume à ma place ; je vais dicter.

CABOUSSAT, à part.

Diable ! (Haut.) Mais . . . c'est que . . .

POITRINAS.

Quoi ?

CABOUSSAT.

Écrire à une académie. . . .

POITRINAS.

Puisque vous êtes membre correspondant . . . c'est pour correspondre. . . .

CABOUSSAT, va s'asseoir à la table.

C'est juste ! (A part, s'asseyant au bureau.) Ils ont tous la rage de me faire écrire aujourd'hui . . . et ma fille qui n'est pas là !

POITRINAS.

Y êtes-vous ? [107]

CABOUSSAT.

Un moment ! (A part.) Peut-être qu'avec beaucoup de pâtés. . . .

POITRINAS, dictant.

" Messieurs et chers collègues . . . l'archéologie vient de s'enrichir. . . ."

CABOUSSAT, à part.

Allons, bon ! voilà qu'il me flanque des mots difficiles. . . . Archéologie !

POITRINAS.

Vous y êtes ?

CABOUSSAT.

Attendez. . . . (A part.) Archéologie . . . est-ce *q-u-é* qué ? ou *k-é* ? Oh ! une idée ! (Il prend le canif et taille sa plume.)

POITRINAS, dictant.

" Vient de s'enrichir, grâce à mes infatigables travaux. . . ."

CABOUSSAT, poussant un cri.

Aïe !

POITRINAS.

Quoi ?

CABOUSSAT.

Je me suis coupé. . . . Donnez-moi du chiffon dans le tiroir. (Poitrinas ouvre le tiroir et y prend un chiffon.)

POITRINAS.

En voilà. . . . Attendez . . . je vais à mon tour. . . . (Il lui emmaillotte le doigt.)

CABOUSSAT, à part, agitant son doigt emmaillotté.

Ça y est ! . . . je suis sauvé !

POITRINAS, agitant aussi son doigt.

C'est désolant. . . . Enfin, j'écrirai demain.

CABOUSSAT.

Voulez-vous que j'appelle ma fille ? Elle rédige comme Noël et Chapsal.[108]

POITRINAS, soupirant.

Ah ! vous êtes un heureux père, vous ![109] Croyez-vous qu'elle consente à accepter mon fils ?

CABOUSSAT.

Pourquoi pas ?

POITRINAS.

Excusez-moi . . . c'est un petit détail de ménage . . . mais je désirerais avoir une prompte réponse . . . parce qu'il y a, sur le cours,[110] à Étampes, une maison charmante qui sera libre à la Toussaint.[111] . . .

CABOUSSAT.

Eh bien ?

POITRINAS.

Je la louerais pour le jeune ménage.

CABOUSSAT.

Comment ! ma fille habiterait Étampes ?

POITRINAS.

Sans doute : la femme suit son mari.

CABOUSSAT, à part.

Ah mais ! non ! ça ne me va pas ! mon orthographe serait à Étampes et moi à Arpajon ! Ça ne se peut pas !

BLANCHE, paraissant par la porte, premier plan à gauche.

Je vous dérange ? . . .

POITRINAS.

Je vous laisse, mademoiselle ; je viens de prier monsieur votre père de vous faire une communication . . . considérable. . . .[112]

BLANCHE.

Ah !

POITRINAS.

Et je serais bien heureux de vous la voir agréer.

UNE VOIX, en dehors.

Monsieur Poitrinas ! monsieur Poitrinas !

POITRINAS.

C'est votre jardinier que j'ai chargé d'un nouveau sondage sous le prunier. (Saluant Blanche.) Mademoiselle. . . . (Il sort par le fond.)

## SCÈNE XVI.

CABOUSSAT, BLANCHE.

CABOUSSAT, à part.

Décidément ce jeune homme-là ne nous convient pas du tout. . . . D'abord, il a un défaut. . . . Je ne sais pas lequel . . . mais c'est presque un vice.

BLANCHE.

Eh bien, papa . . . et cette communication ?

CABOUSSAT.

Voilà ce que c'est . . . une bêtise . . . un enfantillage. . . . Poitrinas ne s'est-il pas mis dans la tête de te marier à son fils Edmond. . . .[113]

BLANCHE.

Ah ! vraiment ?

CABOUSSAT.

Tu ne le connais pas . . . je vais te le dépeindre. . . . Ce n'est pas un mauvais sujet [114] . . . mais il est chauve, myope, petit, commun . . . avec un gros ventre. . . .

BLANCHE.

Mais, papa. . . .

CABOUSSAT.

Ce n'est pas pour t'influencer . . . car tu es parfaitement libre. . . . De plus, il lui manque trois dents . . . par devant.

BLANCHE.

Oh ! par exemple !

CABOUSSAT.

De plus . . . il a un défaut . . . un défaut énorme . . . qui est presque un vice. . . .

BLANCHE, *effrayée.*

Un vice, monsieur Edmond !

CABOUSSAT, *tirant la lettre remise par Poitrinas.*

Attends ! je l'ai là, dans ma poche. . . . Écoute et frémis ! (*A part.*) Elle trouvera peut-être le défaut, elle ! (*Lisant.*) "Mon cher papa, il faut que je te fasse un aveu . . . dont dépend le bonheur de toute ma vie . . . j'aime mademoiselle Blanche d'un amour insensé. . . ." [115]

BLANCHE, *à part, touchée.*

Ah ! qu'il est bon !

CABOUSSAT, *lisant.*

"Depuis que je l'ai vue, je ne mange plus, je ne dors plus. . . ."

BLANCHE, *à part.*

Pauvre garçon !

CABOUSSAT.

Le trouves-tu ?

BLANCHE.

Non !

CABOUSSAT, *à part.*

Alors, c'est plus loin. (*Lisant.*) "Son image emplit ma vie. . . ." (*Parlé.*) C'est atroce, n'est-ce pas ?

BLANCHE.

Oh ! c'est bien doux, au contraire !

CABOUSSAT.

Comment, doux ! . . . (Mettant vivement la lettre dans sa poche.) J'etais sûr que ce mariage ne te conviendrait pas !

BLANCHE.

Mais, papa. . . .

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, POITRINAS revient par le fond.

POITRINAS, paraissant.

On a abattu un prunier . . . mais il n'y avait rien dessous !

CABOUSSAT.

Mon prunier ! que diable ![116] . . .

POITRINAS, à Blanche.

Eh bien, mademoiselle, quelle réponse dois-je porter à mon fils ? . . .

BLANCHE.

Mon Dieu,[117] monsieur.

CABOUSSAT, bas à Blanche.

Laisse-moi répondre. . . . (à Poitrinas.) J'ai le regret, mon cher ami, de vous annoncer qu'il nous est impossible de passer par-dessus le défaut. . . .

POITRINAS.

Je vous comprends. . . . Je m'y attendais. . . .

CABOUSSAT, à sa fille.

Tu vois. . . . Monsieur s'y attendait. . . .

POITRINAS.

Mais ne m'ôtez pas tout espoir . . . et promettez-moi . . . qu'un jour . . . si, par impossible, Edmond parvenait à se faire recevoir bachelier.[118] . . .

CABOUSSAT.

Oh ! alors ! . . .

BLANCHE.

Bachelier ?

POITRINAS.

Nous nous comprenons. . . . Je vais refermer ma valise et repartir immédiatement. (Il remonte.)

BLANCHE, à Caboussat.

Comment !

POITRINAS, redescendant.

J'ai hâte de reporter cette mauvaise nouvelle à mon fils. (Blanche remonte à la table du premier plan et s'assied.) Mais j'ai encore une prière à vous adresser. . . . Voulez-vous me permettre d'emporter ces fragments d'un autre âge ?

CABOUSSAT.

Faites donc ! . . . puisque c'est cassé. . . .

POITRINAS.

Je m'engage à les déposer au musée d'Étampes, avec cette inscription : CABOUSSATUS DONAVIT. (Il a été prendre les objets sur la table du fond et revient.)

CABOUSSAT.

Vous êtes bien bon !

POITRINAS, entrant dans sa chambre.

Je vais boucler ma valise. (Il sort par la porte latérale à droite.)

## SCÈNE XVIII.

CABOUSSAT, BLANCHE, puis MACHUT, puis JEAN. (Blanche s'est assise devant le bureau et met ses mains devant ses yeux.)

CABOUSSAT.

Allons! voilà une affaire terminée! . . . Es-tu contente? Comment! tu pleures! . . . Qu'as-tu donc?

BLANCHE se lève et traverse devant son père.

Je crois bien! vous calomniez monsieur Edmond! Il n'est pas myope; il est grand, distingué, spirituel. . . .

CABOUSSAT.

Tu le connais donc?

BLANCHE.

Nous avons dansé ensemble cet été.

CABOUSSAT.

Ah! diable! [119] . . . et . . . et il ne te déplaît pas, ce jeune homme?

BLANCHE, baissant la tête.

Pas beaucoup.

CABOUSSAT, à part.

Elle l'aime! pauvre petite! que j'ai fait pleurer! . . .

MACHUT, entrant, un bouquet à la main, par le fond-milieu.

Vous êtes nommé. . . . Chatfinet n'a eu qu'une voix . . . la sienne. . . . (Caboussat ne répond pas.) Ça n'a pas l'air de vous faire plaisir. . . .

CABOUSSAT, préoccupé.

Si . . . si . . . beaucoup. . . .

MACHUT.

A la bonne heure ! . . . (Appelant.) Jean ! . . . Je lui ai dit de préparer deux paniers de vin.

CABOUSSAT.

Pourquoi faire ?

MACHUT.

Pour arroser [120] la classe agricole . . . c'est l'usage ! (Appelant.) Jean ! Jean ! du liquide !

JEAN, entrant avec deux paniers de vin par le pan coupé à droite.

Voilà ! voilà ! (Bas à Machut.) J'ai fourré une bouteille de bordeaux pour les gens de la maison.[121]

MACHUT, lui prenant un panier.

Allons ! en route ! (Il sort avec Jean par le fond-milieu.)

CABOUSSAT, à part.

Ma pauvre petite Blanche . . . il n'y a pas à hésiter. (Il s'asseoie devant le bureau et prend la plume.)

BLANCHE, à part, étonnée.

Comment ! il écrit . . . tout seul ! (Elle s'approche doucement de son père, de façon à lire ce qu'il écrit par-dessus son épaule.)

CABOUSSAT, écrivant.

" Arpajonnais . . . je donne ma démission. . . ."

BLANCHE.

Par exemple ! (Elle prend le papier et le déchire.)

CABOUSSAT.

Que fais-tu ?

BLANCHE, bas.

Démission prend deux *s* !

CABOUSSAT, se levant.

J'ai encore mis un *t*. . . . (A part.) Je ne peux pas même donner ma démission sans ma fille ! (On entend la voix de Poitrinas dans la coulisse.)

CABOUSSAT.

Lui !

BLANCHE.

Je me retire.

CABOUSSAT.

Non . . . reste !

## SCÈNE XIX.

LES MÊMES, POITRINAS.

POITRINAS, avec sa valise et ses objets.

Mon cher collègue, avant de prendre congé de vous. . . .

CABOUSSAT, lui prenant sa valise.

Mon ami, souvent femme varie. . . . Je viens de causer longuement avec ma fille . . . nous avons pesé le pour et le contre . . . et j'ai la satisfaction de vous apprendre qu'elle consent à épouser votre fils Edmond. (Poitrinas laisse tomber ce qu'il port sur les pieds de Caboussat.)

POITRINAS, à Blanche.

Ah ! mademoiselle ! que je suis heureux ! Je vais tout de suite louer la petite maison d'Étampes.

BLANCHE.

Quelle maison ?

CABOUSSAT, tristement.

Celle que tu vas habiter avec ton mari.

BLANCHE, à part.

Ah ! pauvre père ! et ses discours ! (Haut à Poitrinas.) Monsieur Poitrinas, il y a une condition dont mon père a oublié de vous parler.

POITRINAS.

Laquelle, mademoiselle ?

BLANCHE.

A aucun prix et sous aucun prétexte, je ne consentirai à quitter Arpajon.

CABOUSSAT, bas serrant la main de sa fille.

Ah ! chère petite !

POITRINAS.

Je le comprends . . . c'est une ville si riche au point de vue archéologique. . . . Ce ne sera pas un obstacle . . . nous vous demandons seulement de venir passer deux mois par an à Étampes.

BLANCHE, regardant son père.

C'est que . . . deux mois. . . .

CABOUSSAT, bas à sa fille.

Accepte, je m'arrangerai. (A part.) J'ai un moyen, je me couperai. . . . (Haut.) C'est convenu.

POITRINAS, à Blanche.

Que vous êtes bonne d'avoir bien voulu passer par-dessus le défaut d'Edmond !

BLANCHE.

Mais quel défaut ?

POITRINAS, à Caboussat.

Comment ! vous n'avez donc pas dit ?

CABOUSSAT.

Non ! . . . le courage m'a manqué . . . dites-le, vous ? (A part.) Comme ça nous allons le connaître.

POITRINAS, à Blanche.

Mon fils est un bon jeune homme, affectueux, rangé, jamais de liqueurs, excepté dans son café. . . .

CABOUSSAT.

Le gloria !

POITRINAS.

Mais il n'a jamais pu faire accorder les participes.

CABOUSSAT.

Ce n'est que cela ! mais nous ne sommes pas de participes . . . pourvu que nous nous accordions. . . .

BLANCHE.

D'ailleurs il suffira de quelques leçons . . . mon père connaît quelqu'un qui s'en chargera.

CABOUSSAT, à part.

Un élève de plus ! . . . Elle sera la grammaire de la famille.

CHŒUR.

AIR de *M. Robillard.*

La science qui doit nous plaire
Est bien la science du cœur ;
Dans un ménage, la grammaire
N'enseigne jamais le bonheur.

(Le rideau baisse.)



# NOTES.

THE French stage is divided laterally into three sections, or *plans*, called respectively (numbering from the front) the first, second, and third. It slopes to the front, so that the actors in going to the back are said to *remonter*, and to *descendre* in returning toward the audience. French playwriters are very painstaking in regard to the stage directions, and these should be carefully noted in the reading.

Etampes is a city of 8000 inhabitants situated about thirty miles from Paris. The Academy is fictitious. Arpajon, a town of 3000 inhabitants, is in the same *département* (Seine-et-Oise) as Etampes.

1. **L'ennui de la vaisselle,** etc., the "botheration" of dishes is, etc.

2. **Paf**; an onomatopoetic interjection. Machut enters just in time to hear the smash.

3. **Sacrebleu!** denotes mingled consternation and impatience. Originally profanity, but to-day meaningless; see A Word to the Student.

4. **Tu travailles bien, toi!** A literal translation would here be utterly meaningless. The remark corresponds about to our colloquial "Hard at it!"

5. **fabrique de castagnettes,** castanet factory. Allusion to the fact that children sometimes make castanets of fragments of broken crockery.

6. **On ne casse,** etc., seems to be not so much the superfluous protest of a guilty conscience as simply a remark intended by the author to produce a laugh in the audience.

7. **Dame!** simply gives emphasis to what follows. The row of dots is equivalent to the English dash (—). Jean finishes the sentence in a very different way from what he intended when he began it. Can you imagine what he was going to say?

8. **Ah ça** here, as frequently, introduces a turn in the conversation.

9. **Ah! voilà.** There now! You see?

10. **Ah ça**; same as above, note 8.

11. **dans tous ses états,** in great agitation.

12. **comice agricole,** agricultural society. "Le ministère de l'Agriculture est assisté . . . dans les départements . . . d'associations libres de cultivateurs ou comices agricoles." — *La Patrie Française*, by P. Foncin.

13. **ça ne paraît pas**; he means in Machut's appearance and demeanor.

14. **Chatfinet**; Labiche here resorts to a device not common with French writers — that of coining names indicative of the character of the bearer. *Chat*, cat, and *finet*, cunning. The name *Finet* is also given to cats.

15. **qui fait venir,** etc.; in his excitement Machut lets slip a remark which explains his animosity to Chatfinet.

16. **Ah voilà** shows that Jean noticed and understood Machut's last remark. Translate, "Ah! I see!" or "Ah! indeed!" Of course the meaning of this interjection, as of many others, is best given by the inflection of the voice.

17. **creuse**; the play on the word *creuser* here and in the preceding line cannot be transferred to English. The obsolete word *delve* might answer the purpose if it were still in use.

18. **tourner,** replace. Refers to the following rule: When the participle is followed by an infinitive with direct object preceding, it is variable if the preceding direct object is the object of the participle; or, in other words, when the following infinitive can be changed into a present participle. If, on the other hand, the preceding direct object is the object of the infinitive, the participle is invariable. Thus. *La femme que j'ai entendue chanter*, which might also be expressed: *La femme que j'ai entendue chantant;* but, *La chanson que j'ai entendu chanter.*

19. **notre pauvre humanité**; rather weak humor, but probably effective in producing a laugh in a general audience.

20. **Ah ça**; cf. notes 8 and 10.

21. **ça marche**; the frequent use of the neuter and colloquial *ça*, referring to masculine and feminine antecedents, by the characters in this play shows their lack of culture. A refined and educated Frenchman indulges in this colloquialism sparingly.

22. **troussée,** got up.

23. **quand,** even if; frequently used in this sense.

24. **conseil municipal**; not exactly our municipal council, but this will do as a translation. It controls the affairs of the commune, the smallest political division of France.

25. **l'écharpe municipale** is the tri-colored scarf or sash worn by the mayors of the communes as a badge of their office.

26. **Parbleu!** emphatic approbation of C.'s last remark. Translate, "Of course!" or "Certainly!"

27. **conseiller d'arrondissement**; a member of the council which conducts the affairs of the *arrondissement.* France is divided into eighty-seven *départements*, the *départements* into *arrondissements*, the latter into *cantons*, and the *cantons* into *communes*.

28. **Conseiller général**; an officer of the *département* whose principal duties consist in the assessment of taxes.

29. **député**; member of the *Chambre de Députés*, corresponding to our House of Representatives.

30. **la tribune** is the rostrum, or stand, which it is customary for the members of the Chamber of Deputies to occupy while speaking.

31. **Ah! dame** emphasizes what he is about to say — only he does n't say it.

32. **arpent**; an old unit of land measurement equivalent to nearly an acre.

33. **Ma foi!** "Really!" or "Upon my word!"

34. **Mon Dieu**; see A Word to the Student.

35. **en voisin,** in a neighborly way.

36. **la réplique,** the cue.

37. **Ah! comme ça,** etc.; the question shows the easy familiarity of the rural servant. This is still further brought out in the subsequent dialogue.

38. **Bien!** is here ironical; *faire une chambre* is to get it ready or put it in order.

39. Notice that P.'s share of the dialogue is half soliloquy, while Jean manifests a lively but somewhat impertinent interest in his remarks. Also the language of P. is rather bookish and formal, while Jean's is thoroughly colloquial. Try to bring this out in the translation.

40. **Oui . . . je lui apporte,** etc.; see page 13, line 21. This species of repetition is a favorite device of French comedy writers.

41. **danseur,** partner (at dancing); *abîmé* is colloquial = injured.

42. **Mais oui**; *mais* is used with *oui*, *non*, etc., for emphasis; *mais oui* = of course, certainly.

43. **Ah!** denotes surprise mingled with maidenly embarrassment.

44. **Papa ne m'en a pas encore parlé**; in France, as in other continental countries, the young lady's connubial destiny is determined by her parents. It is her duty to accept the fate they choose to bestow upon her. At least that is the theory. Cf. below, note 77.

45. **viendrait**; the conditional is used in independent sentences to indicate that there is a doubt in the speaker's mind. Translate, "Could it be that he comes?" etc.

46. **j'aurais**; similar to *viendrait*, above; but the conditional here is simply a polite softening of the statement. Cf. *je voudrais* = *je veux* and English "I should like = I want."

47. **Ça sent,** etc.; very colloquial; I smell Roman antiquities. Cf. above, page 15, where he claims the possession of this sort of scent.

48. **faire la grimace,** make a wry face, *i.e.*, show jealousy.

49. **machines**; semi-slang; refers to the vegetables.

50. **Voilà monsieur,** etc.; this remark is occasioned by Caboussat's bringing home the vegetables, the origin of which of course Jean does not know. The marketing is usually done by the servants in France. For the master to do it is equivalent to a vote of lack of confidence in their honesty. This is the construction which Jean puts upon the situation, as appears here and later (page 27).

51. **je serais maire**; cf. above, notes 45 and 46.

52. **on ne sait par quel bout les pendre**; nobody can make head or tail of them.

53. **quels fichus caractères,** the wretched things (colloq.).

54. **bois de charpente,** lumber.

55. **cube**; *cuber* is to calculate the (cubical) contents of a tree which is to be purchased, the ability to do which would of course be an indispensable accomplishment in Caboussat's business.

56. **rédige**; *rédiger* means "to produce literary composition." A single specific verb for this is wanting in English, so a paraphrase must be resorted to, *e.g.*, "I can figure on lumber, but literary work is not in my line."

57. **sans toi!** not "without you," but "except for you."

58. **canton**; cf. above, note 27.

59. **je vous apporte,** etc.; cf. note 40.

60. **A moi**; the preposition is necessary, because *A moi* repeats the *vous*, indirect object, of the preceding sentence.

61. **chut**; onomatopoetic. The sound intended is usually represented in English thus: "sh-h-h-h."

62. **Gabius Lentulus,** one of Caesar's lieutenants.

63. **Mon Dieu** is often, as here, intended to be noncommittal and give the speaker a moment for reflection before replying. Of course a literal translation is out of the question.

64. **rangé,** steady.

65. **Liqueurs** includes liquors produced by distillation, such as brandy, etc.; not an exact equivalent of English "liquors." Cf. English "spirits."

66. **Le gloria**; a favorite after-dinner beverage in France is a small

cup of strong black coffee with a minute quantity of brandy in it, called popularly the *gloria*.

67. **dot**; the *dot* is the *sine qua non* of marriage in France, especially in the case of the young lady.

68. **Une piquante chanson**; the august academician is by no means exempt from the shafts of the wit and the satirist. Daudet, perhaps the greatest novelist of France since Hugo, ruined his chances for membership in the Académie Française when he wrote his satirical novel, *L'Immortel*.

69. **vu**; remember that in the compound tenses of the active construction the past participle must agree with the preceding direct object, if there is one. This grammatical point is also Caboussat's peculiar torment. Cf. page 7 and note 18.

70. **dorer** means "to gild."

71. **Je sais qu'il adore**; remember that the speeches *à part*, although of course pronounced loud enough for the whole audience to hear, are not supposed to be heard by Caboussat. Hence his ignorance of any defect in the letter, he being as deficient in orthography as Edmond himself.

72. **ça sent le romain**; cf. above, note 47.

73. **A bientôt**; a phrase of leave-taking analogous to *au revoir*, which means properly "till we see (each other) again"; hence *à bientôt*, literally "till soon." Translate, "I 'll see you again soon."

74. **Tiens** here denotes surprise.

75. **portée,** enthusiastic.

76. **un bon jeune homme,** etc.; cf. notes 64, 65, and 66; also note 40.

77. **Oh! non!** etc.; Blanche is secretly anxious for the marriage with Edmond, but is required by French notions of propriety to feign indifference and to seem to leave the choice wholly to her parents. This is the accepted stage ideal of a young lady well brought up. At the same time it is the accepted thing in bourgeois society, both on the stage and to a great extent in real life, for the father to consult the preferences of his daughter in the matter, always reserving to himself, however, the right of final decision.

78. **c'est bien le moins**; an elliptical sentence. To complete the sense we should add, "that I could do for you."

79. **les petits plats,** delicacies.

80. Cf. note 50.

81. **cuisinière**; a sheet-iron vessel shaped like a half-cylinder, used for roasting. It is called a Dutch oven.

**82.** An imitation of Caesar's *veni, vidi, vici.*

**83.** Why should Jean be *inquiet?*

**84. blanc d'Espagne,** whiting.

**85. science**; this has a much more comprehensive meaning than the English word "science," as commonly used. The French *science* includes every kind of knowledge, as, for instance, that of Roman antiquities and even spelling.

**86. A elle** repeats the *lui* (cf. note 60); *elle* and *lui* refer to *science.*

**87. Fausse sortie** means that he starts to go out, then changes his mind and comes back.

**88. Il prétend**; not pretends, but asserts, claims.

**89. l'aplatir,** to finish him.

**90. le nez que fera monsieur Chatfinet,** what a wry face M. Chatfinet will make!

**91. redingote**; a Gallicized form of the English word "riding-coat," used commonly to-day for what is called the Prince Albert coat.

**92. Pourvu qu'on ne m'accuse pas encore**; *pourvu que* (with subjunctive) often expresses what is desired or hoped. Translate, "I hope no one will accuse me again."

**93. pan coupé**; a corner of the stage cut off diagonally and provided with a door.

**94. Pourvu maintenant,** etc.; cf. note 92.

**95. son affaire** here means his "business" (colloq.).

**96. était** for *eût été.* The imperfect for the conditional in the conclusion of a conditional sentence gives vividness and reality to the statement.

**97. plaît-il** is a polite phrase employed when one wishes to have a remark repeated. Blanche spoke low (*bas*), and Jean failed to catch her words.

**98. je veux bien, moi!** means that he is very willing indeed to obey. Why this unusual willingness is not apparent in the play.

**99. animal! butor!** Literal translations will not do. Select some opprobrious epithets (not too severe) which are common in English.

**100. Si!** affirms a preceding negative.

**101. quand je pense,** etc.; in France such services are ordinarily performed by domestics, even in families making no pretensions to high social standing. Hence Machut only with the greatest reluctance allows Blanche to take the coat.

**102. Oui, nous sommes comme ça**; he means that they are not punctilious in regard to these little matters (see preceding note).

Probably Machut is at least partly right in attributing this condescension to the fact of its being election day.

**103.** Note that Jean was absent when Machut gave up his coat and does not notice the change when he returns. Here, as in a few other places in this play, a bit of rather rough horse play is introduced. It must be kept in mind that the author is not aiming at artistic perfection; his only purpose in writing is to arouse laughter.

**104. Fabius Cunctator,** the famous Roman general whose peculiar military methods have given the word Fabian to our language. There is no evidence of his ever having been in Gaul.

**105. prétendent;** cf. note 88.

**106. petite poupée;** so called from the fancied resemblance of the bandaged finger to a rag doll.

**107. Y êtes vous?** Are you ready?

**108. Noël et Chapsal,** two French grammarians who flourished during the first half of the present century and collaborated to produce a number of grammatical works. Their *Nouvelle grammaire française*, first published in 1823, passed through more than sixty editions.

**109.** The last remark of Caboussat recalls to Poitrinas his son's fatal lack; thence his thoughts pass to the errand which brings him to Arpajon.

**110. cours,** promenade, boulevard.

**111. à la Toussaint** = *à la fête de Toussaint* (*tous les saints*); All Saints' Day, a favorite moving day in France.

**112.** Cf. note 40.

**113.** The sentence is really exclamatory and ironical; hence means that he *has* taken it into his head, etc.

**114. mauvais sujet,** bad fellow.

**115.** Note that the misspellings in Edmond's letter do not appear in pronunciation; hence Blanche notices nothing wrong with it.

**116.** Not to be translated literally.

**117.** Cf. note 63.

**118. se faire recevoir bachelier;** in France the preparation for the bachelor's degree is all accomplished in the secondary schools, but the candidate must go to the University for the examination. Consequently it corresponds in a way to our University entrance examinations, although requiring much broader preparation than the latter do with us. Those who pass are said to be *received* by the Faculty of the University and may then continue their studies there if they desire.

**119.** Cf. note 116.

**120. arroser;** this verb properly means "to water, to irrigate." It

also means "to win or keep one's good standing (with a person)." The latter is the sense in which Machut uses it. But the circumstance of the basket of wine, taken together with the literal meaning of the word, would give the term a peculiarly comical application here which a French audience would not fail to catch.

121. **gens de la maison,** servants.

122. **pourvu que nous nous accordions**; cf. note 92.

# LE BARON DE FOURCHEVIF.

## COMÉDIE EN UN ACTE.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 15 juin 1859.

Collaborateur : M. A. Jolly.

## PERSONNAGES.

LE BARON DE FOURCHEVIF.

ÉTIENNE LAMBERT, peintre.

ROUQUÉROLLE, peintre.

TRONQUOY, domestique.

LA BARONNE DE FOURCHEVIF.

ADÈLE, sa fille.

La scène se passe aux environs de Grenoble, dans le Château de Fourchevif.

# INTRODUCTION.

IN "Le Baron de Fourchevif" we have an admirable example of the bourgeois comedy as conceived and presented by Labiche. M. Potard has made a fortune in the highly respectable but modest occupation of selling china ware. With wealth come the inevitable social aspirations and yearnings for the prestige of rank. The ancestral estate of the Fourchevifs comes opportunely upon the market. There being no visible representative of the family, Potard conceives the happy thought of transferring the hereditary title to himself, along with the real estate. The embarrassing complications into which his vanity and duplicity eventually plunge him constitute the material for the play.

The general directions to the student found in the Introduction to "La Grammaire" apply also to "Le Baron de Fourchevif."



# LE BARON DE FOURCHEVIF.

Le théâtre représente un vieux salon gothique[1] donnant sur un parc; portrait de famille, un meuble moderne en acajou, trois portes au fond. — A droite, premier plan, table servant de bureau. — Au deuxième plan, porte. — A gauche, premier plan, fenêtre. — Deuxième plan, grande cheminée.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, TRONQUOY.

TRONQUOY.

Il porte une livrée trop dorée,[2] et de mauvais goût. Il se regarde dans la glace, à droite.

Suis-je beau,[3] mon Dieu ! suis-je beau !

ADÈLE.

Assise devant un chevalet, à gauche, peint des fleurs placées dans un vase, sur un guéridon.

Non, je ne pourrai jamais rendre ces tons-là . . . le camélia est une fleur décourageante.

TRONQUOY.

Et puis ça ne sent rien[4]; mais patience[5] ! . . . j'ai lu l'autre jour dans le journal qu'un monsieur avait trouvé le moyen de parfumer les fleurs.

ADÈLE.

En vérité ?

TRONQUOY.

Ainsi la rose, à l'avenir, elle sentira l'eau de Cologne.

ADÈLE.

Jolie découverte. — Tronquoy !

TRONQUOY.

Mademoiselle ?

ADÈLE ; elle se lève.

C'est toi qui as été chercher ce bouquet chez monsieur Jules Dandrin, notre voisin ?

TRONQUOY.

Oui, mademoiselle, à cheval, avec ma livrée . . . ça a fait un effet dans la campagne !

ADÈLE.

C'est bien, laissons ta livrée . . . Et que t'a dit monsieur Jules ?

TRONQUOY.

Il ne m'a rien dit, il m'a donné cent sous ; chaque fois que je le rencontre, il me donne cent sous [6] !

ADÈLE.

Je ne te demande pas cela.

TRONQUOY.

Voilà un brave jeune homme, et qui peint . . . comme un peintre ! En un rien de temps,[7] il a fait le rocher de monsieur votre père, qui est au bout du parc.

ADÈLE, à part.

Oh ! oui, il est artiste !

TRONQUOY.

Et comme il fait de jolies chansons !

ADÈLE.

Comment ?

TRONQUOY.

Avant-hier, je suis entré au salon pendant qu'il était au piano . . . Il chantait *le Nid d'hirondelles* . . . avec une petite voix[8] . . . et des petits yeux ; ça m'a remué !

ADÈLE, se remettant à peindre.

Où est mon père ?

TRONQUOY.

Monsieur le baron de Fourchevif ? Il fait sa promenade du matin dans le parc ; il a emporté des croûtes de pain pour donner aux carpes.

ADÈLE.

Et ma mère ?

TRONQUOY.

Madame la baronne est très-occupée, c'est aujourd'hui jour de lessive.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, LA BARONNE, puis FOURCHEVIF.

LA BARONNE, entrant du fond.

Bonjour, Adèle.

ADÈLE.

Bonjour, maman.

LA BARONNE.

Tiens, c'est gentil, ce que tu fais là. — Tronquoy !

TRONQUOY.

Madame la baronne ?

LA BARONNE.

Vous allez tendre les cordes pour la lessive. (Apercevant la livrée de Tronquoy.) Eh bien, qu'est-ce que c'est que ça ? est-ce que vous êtes fou ?

TRONQUOY.

Quoi donc ?

LA BARONNE.

Vous mettez votre livrée neuve dès le matin [9] !

TRONQUOY.

Madame, c'est que . . .

LA BARONNE.

Ne vous ai-je pas acheté une petite veste [10] pour faire le ménage ? Allez mettre votre petite veste.

TRONQUOY.

Mais, madame la baronne . . .

LA BARONNE.

Allez mettre votre petite veste. (Fourchevif paraît au fond, il a son pantalon retroussé du bas, il tient d'une main quelques brins de bois mort, et de l'autre un panier de pêches.)

FOURCHEVIF.

C'est incroyable, c'est inimaginable.

TRONQUOY.

Monsieur le baron !

FOURCHEVIF, lui remettant son petit fagot.

Porte ça à la cuisine. (A la baronne.) Je n'aime pas à voir traîner le bois . . . et, en se promenant, ça occupe ! (Apercevant la livrée de Tronquoy.) Comment, te voilà encore doré sur tranches [11] à neuf heures du matin ?

TRONQUOY.

C'est ma livrée.

FOURCHEVIF.

Sa livrée ! Pourquoi ne couches-tu pas avec ?

LA BARONNE.

Va, parle-lui ferme.

FOURCHEVIF.

Oui. Approche ! pourquoi t'ai-je acheté une livrée ?

TRONQUOY.

Dame ! c'est pour mettre sur mon dos.

FOURCHEVIF.

Est-il bête ! Mais, si je t'ai acheté une livrée, ce n'est ni pour moi, ni pour ma femme, ni pour ma fille . . . et encore moins pour toi.

TRONQUOY.

Ah bah !

FOURCHEVIF.

C'est pour le monde, c'est pour les autres ! Or, il n'y a personne, nous sommes seuls ; donc ta livrée devient complètement inutile.

LA BARONNE.

Parbleu !

FOURCHEVIF.

Donc, va mettre ta petite veste.

TRONQUOY.

Oh ! monsieur, je suis si bien là-dedans ! c'était mon rêve.

FOURCHEVIF.

Oh ! l'orgueil ! il y a un an ça gardait les vaches[12] . . . en blouse, et aujourd'hui . . . (Avec colère.) Va mettre ta petite veste.

TRONQUOY.

Oui, monsieur le baron. (Il remonte.)

FOURCHEVIF.

En même temps tu diras au jardinier d'emballer deux paniers de pêches. (Remettant le petit panier qu'il tient à Adèle.) Tiens, celles-ci sont attaquées,[13] c'est pour nous ; occupe-toi de ton dessert. S'il y en a de trop gâtées, elles seront pour Tronquoy. Tronquoy, tu auras des pêches.

Tronquoy sort par le fond, à droite, avec le fagot, et Adèle, par le fond, avec le panier de pêches.

## SCÈNE III.

FOURCHEVIF, LA BARONNE.

FOURCHEVIF.

Nous voilà seuls, j'ai à te parler ; c'est très-important. (Ils s'asseyent à droite.) M. Jules Dandrin m'a fait demander ce matin, par son père, la main d'Adèle.

LA BARONNE.

Eh bien, je m'en doutais.

FOURCHEVIF.

Voyons, il faut causer de ça ; qu'est-ce que tu en penses ?

LA BARONNE.

Ce n'est pas si pressé, Adèle n'a pas dix-huit ans.

FOURCHEVIF.

Encore faut-il répondre ! C'est un excellent parti. Les Dandrin ont la plus belle raffinerie de betteraves [14] du département. Sais-tu le chiffre de leur dernier inventaire ? Cent soixante-quatre mille trois cent trente-deux, zéro cinq ! voilà ce que j'appelle un inventaire.

LA BARONNE.

Sans doute . . . sans doute.

FOURCHEVIF.

Quoi, sans doute ? ce n'est pas un bel inventaire ?

LA BARONNE.

Si, mais Dandrin . . . Dandrin . . . c'est bien court ; il n'est pas noble.

FOURCHEVIF.

Eh bien, et nous ?

LA BARONNE, *effrayée.*

Chut ! tais-toi donc.

FOURCHEVIF.

Sois donc tranquille, il n'y a personne. Mais tu oublies toujours que je m'appelle Potard et toi . . . par conséquent madame Potard.

LA BARONNE.

Mon ami !

FOURCHEVIF.

Et que nous avons vendu de la porcelaine rue de Paradis-Poissonnière, 22.[15] Et je m'en vante . . . tout bas, par exemple.

LA BARONNE.

Vous êtes insupportable avec vos souvenirs.

FOURCHEVIF.

Puisqu'il n'y a personne.

LA BARONNE.

Quelle nécessité y a-t-il de venir exhumer après dix-huit ans ce nom ? . . .

FOURCHEVIF.

C'est connu ! Lorsque nous avons acheté, il y a dix-huit ans, la terre de Fourchevif, tu m'as dit, en visitant le château . . . tiens, nous étions dans la seconde tourelle ! tu m'as dit : "Il est impossible d'habiter ça et de s'appeler Potard." Je t'ai répondu : "C'est vrai, ça grimace.[16]" . . . Alors nous nous sommes mis à chercher un nom, et, à force de chercher, nous avons trouvé celui de Fourchevif, qui était là, par terre, à rien faire.[17]

LA BARONNE.

A qui cela nuit-il, puisqu'il n'y a plus d'héritiers de ce nom ?

FOURCHEVIF.

Si, on m'a dit qu'il en restait un . . . un tout petit, à Paris.

LA BARONNE.

Paris est si loin du Dauphiné !

FOURCHEVIF.

Et puis, il est peut-être mort, ce brave garçon ; quant au titre de baron, je n'y pensais pas. Ce sont les gens du pays qui me l'ont donné. Tiens, c'est le père Mathurin qui a commencé, le jour où il est venu pour renouveler son bail, le vieux malin !

LA BARONNE.

C'est tout naturel, les Fourchevif étaient barons, et puisque nous avons acheté leur immeuble . . .

FOURCHEVIF.

Et recueilli leur nom . . .

LA BARONNE.

Nous ne devions pas contrarier les habitudes du pays.

FOURCHEVIF. Tous deux se lèvent.

Et puis, baron, c'est gentil, c'est agréable ! ça nous permet de voir la noblesse des environs . . . Nous boudons, nous complotons, nous parlons de nos ancêtres. (Montrant les portraits) Voilà les miens ; ont-ils des nez ! Il faudra que je les fasse débarbouiller . . . je leur dois bien cela. Grâce à eux, à mes relations, je compte me présenter aux prochaines élections du conseil général.[18]

LA BARONNE.

Et plus tard, qui sait . . . à la députation [19] !

FOURCHEVIF, vivement.

Oh ! non ; il faudrait aller à Paris.

LA BARONNE.

Eh bien ?

FOURCHEVIF.

J'y connais tant de marchands de porcelaines ! Voyons, et notre prétendu, quelle réponse ?

LA BARONNE.

Dame, c'est une mésalliance !

FOURCHEVIF, à part.

Elle est superbe, ma femme. . . . Elle a toujours l'air de revenir des croisades [20] !

LA BARONNE.

Il y aurait peut-être un moyen.

FOURCHEVIF.

Lequel ?

LA BARONNE.

Si monsieur Dandrin consentait à mettre une apostrophe à son nom !

FOURCHEVIF.

C'est juste, D, apostrophe, A, N, D'Andrin, c'est presque noble.

LA BARONNE.

Crois-tu qu'il accepte ?

FOURCHEVIF.

Parfaitement ; il n'est pas fier. Je lui céderai deux ou trois ancêtres,[21] et il sera des nôtres.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, ADÈLE, puis TRONQUOY.

ADÈLE, entrant.

Je viens d'arranger mon dessert.

FOURCHEVIF, bas, à la baronne.

Je vais l'interroger adroitement. (Haut.) Approche, Adèle, nous avons à te parler.

ADÈLE.

A moi, papa?

LA BARONNE.

Oui, mon enfant.

FOURCHEVIF.

Réponds-moi franchement. Qu'est-ce que tu penses de M. Jules Dandrin?

ADÈLE.

Mais dame, papa . . .

FOURCHEVIF.

Tu vas me dire qu'il n'est pas noble, c'est un malheur sans doute.

ADÈLE.

Ah! ça, ça m'est bien égal!

LA BARONNE.

Hein?

FOURCHEVIF, à part.

Elle a du sang des Potard[22]!

LA BARONNE.

Ma fille, il ne faut pas dire cela.

FOURCHEVIF.

Non, il ne faut pas dire cela . . . devant le monde . . . D'ailleurs, M. Dandrin mettra l'apostrophe, c'est convenu.

ADÈLE.

L'apostrophe ! pourquoi faire ?

FOURCHEVIF.

Eh bien, pour t'épouser, car il te demande en mariage.

ADÈLE, avec joie.

Ah !

LA BARONNE, à part.

Il appelle ça l'interroger adroitement.[23]

FOURCHEVIF.

Maintenant, donne-moi ton opinion.

ADÈLE.

Mon Dieu ! vous me voyez très-embarrassée . . . je ferai toujours vos volontés . . . et celles de maman ; et, puisque vous me forcez . . .

FOURCHEVIF.

Nous ne te forçons pas,[24] remarque que nous ne te forçons pas.

ADÈLE.

Puisque vous me forcez à vous dire mon sentiment sur M. Jules . . .

FOURCHEVIF.

Ah !

ADÈLE.

Que j'ai à peine entrevu ! Je dois convenir[25] que ses manières sont élégantes, pleines de distinction et de réserve, qu'il s'habille avec goût, qu'il marche avec grâce, que ses mains sont fines, ses yeux spirituels . . .

LA BARONNE, l'arrêtant.

Ma fille !

FOURCHEVIF.

Est-ce fini ?

ADÈLE.

Oui, papa.

FOURCHEVIF.

Eh bien, mon compliment ! Tu n'as pas tes yeux dans ta poche ! (Imitant Adèle.) "Je l'ai à peine entrevu ! . . ." Oh ! les petites filles !

ADÈLE.

Papa . . . est-ce que vous allez lui répondre aujourd'hui ? . . .

FOURCHEVIF, allant à son bureau.

Un instant, que diable ! D'abord il faut que je fasse mes quittances pour les envoyer à Paris, c'est après-demain le quinze.

TRONQUOY, entrant. Il a mis sa veste du matin, il est triste.

Monsieur le baron . . .

FOURCHEVIF.

Ah ! c'est toi. . . . (L'examinant.) A la bonne heure, tu es très-bien comme ça.

TRONQUOY.

Oui, sauf que je n'ai pas l'air d'un domestique . . . (Avec mépris.) J'ai l'air d'un paysan !

FOURCHEVIF.

Voyons, que veux-tu ?

TRONQUOY.

Il y a là un monsieur qui désire parler au propriétaire du château.

FOURCHEVIF.

Un monsieur ?

TRONQUOY, montrant sa veste.

Il m'a vu avec ça !

FOURCHEVIF.

Tu m'ennuies ! Comment s'appelle-t-il, ce monsieur ?

TRONQUOY.

Voilà sa carte.

FOURCHEVIF, lisant.

Étienne Lambert . . . je ne connais pas . . . Fais-le entrer. (Tronquoy sort.)

LA BARONNE.

Viens, Adèle. (A Fourchevif.) Dépêche-toi de le congédier . . . c'est aujourd'hui ma lessive, tu viendras nous aider à étendre. (La baronne et Adèle entrent à droite, deuxième plan.)

## SCÈNE V.

TRONQUOY, LAMBERT, FOURCHEVIF.

TRONQUOY, à la cantonade.

Par ici, entrez, monsieur. (Lambert paraît au fond, il porte une blouse et une boîte de couleurs à la main. Saluant.)

LAMBERT.

Monsieur, c'est bien au propriétaire du château que j'ai l'honneur de parler ?

FOURCHEVIF, se levant.

A lui-même, monsieur.

TRONQUOY, à part, examinant le costume de Lambert.

Après ça, il n'est pas mieux mis que moi.

LAMBERT, à Fourchevif.

Monsieur, vous avez au bout de votre parc un rocher célèbre parmi les artistes qui viennent en Dauphiné, et je viens vous demander la permission d'en faire une étude.

FOURCHEVIF.

Ah ! c'est pour ça . . . Alors monsieur est artiste ? (Il remet sa casquette.)

LAMBERT.

Oui, monsieur ; couvrez-vous donc, je vous prie.

FOURCHEVIF.

Ma parole, je ne sais pas ce que vous avez tous après mon rocher.[26] C'est une grosse pierre comme les autres.

LAMBERT.

Il y en a même de plus grosses !

FOURCHEVIF, à part.

Il a peut-être l'intention de me vendre son barbouillage. (Haut.) Monsieur, je vous accorde la permission de faire mon rocher . . . Mais, si c'est pour me le vendre, je vous préviens que je n'achète pas ces machines-là.

LAMBERT, piqué.

Rassurez-vous, monsieur ; quand je commence un tableau, il est vendu ; d'ailleurs, je ne travaille pas pour la province.

FOURCHEVIF.

Alors très-bien ; faites votre petit dessin ; mais n'entrez pas dans le potager . . . Les fruits sont comptés.

LAMBERT.

Hein ?

FOURCHEVIF, sortant par la droite.

Tronquoy, ne quitte pas monsieur.

## SCÈNE VI.

LAMBERT, TRONQUOY.

LAMBERT, à lui-même.

Qu'est-ce que c'est que ce hérisson-là[27] ? (A Tronquoy. — Portant sa boîte à couleurs sur le guéridon.) Qu'est-ce qu'il fait, ton maître[28] ?

TRONQUOY.

Il fait sa lessive.

LAMBERT.

Oui, mais sa profession ?

TRONQUOY.

Sa profession ? Il n'en a pas. (Avec fierté.) M. le baron de Fourchevif est bourgeois[29] !

LAMBERT.

Hein ? il s'appelle le baron de Fourchevif, lui ?

TRONQUOY.

Parbleu !

LAMBERT, à lui-même.

Ah ! par exemple, c'est un peu fort ! (A Tronquoy.) Mon ami, veux-tu dire à ton baron de venir tout de suite, j'ai à lui parler.

TRONQUOY.

Mais, monsieur . . .

LAMBERT.

Va, c'est très-important. (Tronquoy sort.) Ah ! voilà un baron qui a besoin d'une leçon ; je me charge de la lui donner . . . et ce brave Rouquérolle, mon rapin,[30] mon compagnon de travail qui m'attend à l'auberge pour déjeuner . . . Bah ! il m'attendra.

## SCÈNE VII.

LAMBERT, FOURCHEVIF.

FOURCHEVIF, *entrant.*

Vous m'avez fait demander ? Dépêchons-nous, je suis pressé.

LAMBERT.

C'est bien monsieur le baron de Fourchevif que j'ai l'honneur de saluer ?

FOURCHEVIF.

Lui-même ; après ?

LAMBERT.

En êtes-vous bien sûr ?

FOURCHEVIF.

Comment ! voilà qui est fort !

LAMBERT.

Vous savez qu'il n'en reste plus qu'un Fourchevif . . . le dernier de la famille.

FOURCHEVIF, *se désignant.*

Eh bien ?

LAMBERT.

J'ai bien de la peine à croire que ce soit vous.

FOURCHEVIF.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

LAMBERT, *simplement.*

Parce que c'est moi !

FOURCHEVIF.

Hein ? Vous M. le baron ! (*Il ôte vivement sa casquette.*)

LAMBERT.

Couvrez-vous donc, je vous prie.

FOURCHEVIF.

C'est impossible ! un baron . . . en blouse !

LAMBERT.

Vous êtes bien en casquette ! Faut-il produire mon acte de naissance ? Je suis fils de Raoul de Fourchevif et de dame Raymonde Jacotte de Fourcy.

FOURCHEVIF, à part.

J'ai vu ces noms-là dans mes titres. (Haut.) Mais que signifie cette carte : Étienne Lambert ?

LAMBERT.

C'est mon nom de peintre, mon nom de guerre, si vous voulez . . . Sans fortune et obligé de vendre mes tableaux pour vivre, je n'ai pas cru devoir associer le nom de mes ancêtres aux péripéties d'une position . . . plus que précaire ; il sied mal de porter ses diamants quand on n'est pas toujours sûr d'avoir un habit. Alors, j'ai mis le nom de mes aïeux dans ma poche, par respect pour eux, et j'en ai arboré un autre : Étienne Lambert ! Au moins, celui-là n'engage pas. Étienne Lambert peut endosser la blouse du peintre, fumer librement sa pipe, loger au sixième étage, et dans les jours difficiles, aborder sans humiliation le dîner à vingt-deux sous [31] . . . le baron de Fourchevif ne le pourrait pas.

FOURCHEVIF.

Vous m'avez l'air d'un brave garçon, je crois que nous pouvons nous entendre.

LAMBERT.

Comment cela ?

FOURCHEVIF.

Du moment que vous ne vous servez pas du nom de vos ancêtres, je ne vois pas pourquoi vous vous opposeriez à me le laisser porter.

LAMBERT.

Vous croyez que ça se prête comme un parapluie ?

FOURCHEVIF.

Oh ! je ne vous le demande pas pour rien. (Tirant son portefeuille.) Je suis trop juste.

LAMBERT.

Oh ! oh ! cachez cela.

FOURCHEVIF.

Comment ?

LAMBERT.

Je ne vends pas de vieux galons.[32]

FOURCHEVIF, étonné.

Ah ! alors que désirez-vous ?

LAMBERT, s'asseyant.

C'est bien simple, je désire que vous sortiez de mon nom.

FOURCHEVIF.

Ah ! Ça, c'est impossible.

LAMBERT.

Impossible est joli. Mais vous oubliez donc que je puis vous y contraindre ? on vient de faire une petite loi sur les titres.

FOURCHEVIF, vivement.

Je la connais, mais vous ne voudrez pas, vous un artiste, vous ne voudrez pas dépouiller un pauvre père de famille d'un nom qu'il a honorablement conquis par dix-huit ans d'exercice !

LAMBERT.

Il y a six mois, j'ai fait condamner un monsieur qui avait conquis ma montre de cette manière-là.

FOURCHEVIF.

Oh ! quelle différence ! Mais vous ne savez pas tout. Je me présente au conseil général, mes circulaires sont lancées ; ce serait me couvrir de honte, de ridicule.

LAMBERT.

Désolé [33] !

FOURCHEVIF.

Et ma femme, ma pauvre femme, comment lui dire . . . ? Elle est si nerveuse. Et ma fille, ma pauvre fille, qui va se marier. Un pareil scandale ferait tout manquer . . . elle en mourrait et ma femme aussi ! Et moi aussi !

LAMBERT, riant.

Diable ! trois morts sur la conscience.

FOURCHEVIF.

Quatre ! le prétendu, quatre !

LAMBERT, à part.

Il est drôle, ce bonhomme. (Haut.) Mon Dieu ! Je n'ai aucune raison de vous être personnellement désagréable, et je cherche s'il n'y aurait pas un moyen . . .

FOURCHEVIF.

Oh ! parlez ! (Tirant de nouveau son portefeuille.) aucun sacrifice ne me coûtera.

LAMBERT.

Laissez donc votre portefeuille en repos.

FOURCHEVIF.

Oui, voyons votre moyen. (A part.) Dieu ! Que j'ai chaud !

LAMBERT.

Vous êtes riche, n'est-ce pas . . . très-riche ?

FOURCHEVIF.

Moi ? (A part.) Il va me demander des sommes folles. (Haut.) Je suis riche . . . j'ai une certaine aisance, mais il ne faudrait pas croire . . .

LAMBERT, se levant.

Ah ! Si vous n'êtes pas riche, n'en parlons plus, ça ne peut pas s'arranger.

FOURCHEVIF.

Eh, bien, oui, là ! je suis riche, je suis très-riche . . . dans une certaine mesure.

LAMBERT.

Alors, nous pouvons causer ; asseyez-vous. (Il le fait asseoir sur la chaise qu'il vient de quitter et en prend une autre.)

FOURCHEVIF, à part.

Qu'est-ce qu'il va demander, mon Dieu !

LAMBERT.

Je vous ai dit que j'avais quitté mon nom parce que ma position de fortune ne me permettait pas de le soutenir dignement.

FOURCHEVIF.

Oui.

LAMBERT.

Eh bien ! Si je consentais à vous le laisser porter, à vous qui êtes mieux partagé[34] que moi, prendriez-vous l'engagement sérieux de lui rendre son ancien lustre ?

FOURCHEVIF.

Qu'entendez-vous par là ?

LAMBERT.

J'entends que vous le tiriez de l'oubli, que vous le fassiez rayonner de sa splendeur passée, enfin que vous le portiez haut et ferme, comme il convient à un baron de Fourchevif.

FOURCHEVIF.

Et après ?

LAMBERT.

Voilà tout.

FOURCHEVIF, joyeux.

Comment ! vous ne me demandez que ça ?

LAMBERT.

Prenez garde ! je vous demande peut-être plus que vous ne pourrez me donner ; autrefois nous habitions ici une splendide demeure.

FOURCHEVIF.

Vous trouvez que c'est mal tenu ?

LAMBERT.

Mais franchement . . .[35]

FOURCHEVIF.

Très-bien, je vais faire repeindre la façade du château . . . à l'huile !

LAMBERT.

Ce n'est pas tout que le château soit repeint, il faut qu'un gentilhomme l'habite, et voilà le difficile.

FOURCHEVIF.

Mais je sais être gentilhomme, voilà dix-huit ans que je pratique.

LAMBERT.

Enfin, je veux bien vous essayer.

FOURCHEVIF.

Comment, m'essayer ?

LAMBERT.

Oui, c'est une expérience ; je vous prête le nom de mes pères, mais prenez-y garde, si vous laissez passer l'oreille du bourgeois, je le reprends ; je le remets dans la poche de l'artiste. (Ils se lèvent.)

FOURCHEVIF.

C'est convenu.

LAMBERT.

Où est ma chambre ?

FOURCHEVIF.

Votre chambre ?

LAMBERT.

Il faut bien que je sois là pour vous voir à l'œuvre.

FOURCHEVIF.

Ah ! oui.

LAMBERT.

Cela paraît vous contrarier ; voilà déjà un faux pas.

FOURCHEVIF.

Comment ?

LAMBERT.

L'hospitalité est une vertu de race.[36]

FOURCHEVIF.

Et je sais la pratiquer ! Voulez-vous nous faire l'amitié de manger la soupe[37] avec nous ?

LAMBERT.

La soupe ?

FOURCHEVIF.

Non, de dîner avec nous. (Indiquant le fond, à gauche.) Voici votre chambre ; il y a un carreau en papier, mais on attend le vitrier . . . (A part.) depuis trois ans.

LAMBERT, regardant les portraits d'ancêtres.

Les voilà, ces nobles têtes !

FOURCHEVIF.

Nos ancêtres, j'ai l'intention de les faire revernir.

LAMBERT.

Me pardonneront-ils le compromis que je viens de faire avec vous?

FOURCHEVIF.

Ah! Qu'est-ce que ça leur fait?

LAMBERT.

Voici Hugues-Adalbert de Fourchevif; il a été aux croisades.

FOURCHEVIF.

Ah! il a été...? (A part.) Ça fera plaisir à ma femme. (Haut.) Il est bien noir! c'est le climat.

LAMBERT, regardant un panneau du mur, derrière le bureau, et riant.

Ah! ah! je le reconnais, c'est bien ça.

FOURCHEVIF.

Quoi donc?

LAMBERT.

Une histoire que m'a racontée souvent mon grand-père. (Frappant sur le panneau.) Il y a un bailli là-dedans.

FOURCHEVIF.

Dans le mur?

LAMBERT, s'asseyant sur un canapé.

Oui, il est là depuis 1623. Il avait osé lever les yeux sur la femme de Raoul,[38] 16$^{e}$ baron de Fourchevif. Raoul revenait de la chasse... le bailli effrayé se jette dans un placard... éternue... et aussitôt Raoul fait murer le placard.

FOURCHEVIF.

Ah! mon Dieu! Parce qu'il avait éternué!

LAMBERT.

Le lendemain on découvrit que les soupçons de Raoul n'étaient pas fondés.

FOURCHEVIF.

Eh bien, alors, le bailli? . . .

LAMBERT, d'un air indifférent.

Oh! On le laissa là pour ne pas gâter la boiserie . . . nous avions droit de haute justice.[39]

FOURCHEVIF, à part.

Elle est jolie, sa haute justice.

LAMBERT.

Ces souvenirs sont pour moi pleins de charme! (Se levant.) Vous m'avez dit que ma chambre était là?

FOURCHEVIF.

Oui . . . Vous prendrez garde aux fauteuils, il y en a un de cassé; on attend le tapissier. (A part.) Il doit venir avec le vitrier.

LAMBERT.

A bientôt. (A part.) Je m'amuse, moi, ici.[40] (Il entre à gauche au fond.)

## SCÈNE VIII.

FOURCHEVIF, puis LA BARONNE.

FOURCHEVIF, seul.

Un bailli muré, c'est horrible! (Montrant la table qui est près du panneau.) Dire que j'écrivais là tous les jours! (Prenant la table et l'éloignant du mur.) Jamais je ne pourrais écrire mes quittances si près du bailli.

LA BARONNE, paraissant au fond, suivie de Tronquoy, qui porte du linge.

Dépêchez-vous, dites qu'on étende, je vais avec vous. (Tronquoy traverse au fond.)

FOURCHEVIF, arrêtant la baronne.

Non, reste, j'ai à te parler.

LA BARONNE.

Quelle figure bouleversée !

FOURCHEVIF.

Si tu savais ! Il est ici . . . je l'ai vu . . .

LA BARONNE.

Qui ça ?

FOURCHEVIF.

Le dernier des Fourchevif, le vrai !

LA BARONNE.

Ah ! mon Dieu ! Qu'est-ce que tu me dis-là ?

FOURCHEVIF.

C'est un peintre.

LA BARONNE.

Donne-lui un secours.[41]

FOURCHEVIF.

Ah bien, oui[42] ! Il est fier comme tous les nobles. (Avec rage.) Oh ! les nobles !

LA BARONNE.

Tais-toi donc, nous le sommes.

FOURCHEVIF, se calmant.

Ah ! c'est juste. Il voulait reprendre son nom.

LA BARONNE.

Jamais ! D'abord, qui nous prouve que c'est un Fourchevif ?

FOURCHEVIF.

Oh ! il n'y a pas à en douter . . . Il m'a raconté des particularités . . . Tu ne sais pas ? (Indiquant le panneau.) Il y a un bailli là . . .

LA BARONNE.

Un bailli ?

FOURCHEVIF.

Depuis 1623, parce qu'il avait éternué ! . . . Mais j'ai arrangé l'affaire . . . Il nous laisse son nom . . . à la condition que nous le ferons briller . . . que nous serons grands seigneurs ! . . . Comme si c'était difficile ! . . . Et il va passer quelques jours avec nous . . . pour nous essayer . . .

LA BARONNE.

Comment, nous essayer ?

FOURCHEVIF.

Oui, et s'il trouve que nous ne sommes pas assez gentilshommes . . . le pacte est rompu ! . . . Il faut l'éblouir ! . . . il faut être splendides ! Voyons, qu'est-ce que nous pourrions faire ? As-tu un bon dîner ?

LA BARONNE.

J'ai un lièvre.

FOURCHEVIF.

Fais-nous servir le gros melon.

LA BARONNE.

Je le gardais pour dimanche . . .

FOURCHEVIF.

Ça ne fait rien ! . . . Tu as là un petit bonnet du matin . . . c'est bien simple . . . il te faudrait une toque . . . avec des plumes [48] !

LA BARONNE.

Attends ! . . . Mon bonnet de soirée ! Je l'avais hier pour aller prendre le thé chez le comte de la Brossinière . . . Il est resté là . . . (Elle prend un bonnet à fleurs dans un carton et le met.) Mais toi ? . . . Tu ne vas pas rester avec ton paletot de la *Belle Jardinière.*[44]

FOURCHEVIF.

C'est juste ! . . . Je vais mettre mon habit noir ! . . . (Il le prend sur son fauteuil et le met.)

LA BARONNE.

Et ton pantalon relevé . . .

FOURCHEVIF.

A cause de la rosée . . . (Rabaissant son pantalon.) Tu as raison. . . . Soyons gentilhomme ! . . .

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, LAMBERT, puis TRONQUOY.

LAMBERT sort de sa chambre ; il a ôté sa blouse et porte un paletot élégant.

Monsieur le baron . . .

FOURCHEVIF, à sa femme.

C'est lui ! (A part.) Tiens ! Il s'est habillé aussi. (Haut. — Présentant Lambert à sa femme.) Baronne . . . permettez-moi de vous présenter monsieur Étienne Lambert . . . un peintre très-distingué . . . dont nous avons vu si souvent le nom dans le livret du muséum.[45]

LAMBERT.

Ah ! baron ! (Saluant.) Madame . . .

FOURCHEVIF.

Il a bien voulu faire à notre rocher l'honneur de le dessiner... et à nous le plaisir de passer quelques jours au château... (A part.) Je soigne mon style !

LA BARONNE.

Soyez le bienvenu, monsieur... notre maison a toujours été ouverte aux artistes.

FOURCHEVIF.

C'est vrai ! (Feignant l'enthousiasme.) Oh ! les artistes !

LA BARONNE.

Et il me serait particulièrement agréable que vous considérassiez cette demeure comme la vôtre.

FOURCHEVIF, à part.

"Considérassiez[46] !" Elle soigne aussi son style.

LAMBERT.

Vous me voyez confus d'un tel accueil, madame la baronne... Je le dois moins à mon mérite qu'à vos grandes habitudes d'hospitalité !...

LA BARONNE, saluant.

Monsieur...

LAMBERT, saluant.

Madame... (A part.) Elle a un bon bonnet !

FOURCHEVIF, à part.

Jusqu'à présent, ça marche très-bien !

LAMBERT.

Dites donc, baron ?

FOURCHEVIF.

Mon ami.

LAMBERT.

Qu'est-ce que c'est donc que ces linges qui se balancent désagréablement sur des cordes dans la cour d'honneur ?

LA BARONNE, à part.

Ma lessive !

FOURCHEVIF.

Voilà qui est fort ! Des linges dans la cour d'honneur ? (A sa femme.) Savez-vous, baronne, ce que ça peut être ?

LA BARONNE.

Je l'ignore . . . je ne m'occupe pas de ces détails . . .

FOURCHEVIF.

J'allais y faire mettre des orangers . . . je les attends.

TRONQUOY entre, tenant à la main de grosses épingles en bois.

Madame la baronne, il ne reste plus que ça d'épingles, je viens en chercher . . .

LA BARONNE, bas, à Tronquoy.

Tais-toi !

FOURCHEVIF, après lui avoir donné un coup de poing à la dérobée.

Comment, faquin ! C'est toi qui te permets d'étendre dans la cour d'honneur ? . . .

TRONQUOY.

Mais c'est madame qui m'a dit . . .

LA BARONNE.

Moi ?

FOURCHEVIF, bas.

Veux-tu te taire !

TRONQUOY, de même.

Mais oui . . . ce matin . . .

FOURCHEVIF, de même.

Pas un mot . . . ou je te chasse ! . . .

LA BARONNE.

Impertinent !

LAMBERT, à part.

Je crois que j'ai dérangé la lessive.

FOURCHEVIF, à Lambert.

On n'a jamais vu une brute pareille !

LAMBERT.

C'est votre valet de chambre ?

FOURCHEVIF.

Oui . . . c'est un de mes valets de chambre.

LAMBERT.

Il est bien mal tenu.

FOURCHEVIF.

Tiens ! Il n'a pas sa livrée ! C'est inouï ! (Avec colère.) Tronquoy !

TRONQUOY.

Monsieur ?

FOURCHEVIF.

Comment oses-tu te présenter ici avec cette loque sur le dos ?

LA BARONNE.

C'est d'une inconvenance ! . . .

TRONQUOY.

Mais vous m'avez grondé ce matin parce que . . .

FOURCHEVIF.

Tu ne dois jamais quitter ta livrée ! jamais !

LA BARONNE.

Jamais !

TRONQUOY, étonné.

Ah bah ! (Enchanté.) Ça me va . . . je vais la remettre . . . Ah ! j'oubliais . . . la jardinier va partir . . . quel prix voulez-vous vendre vos pêches?

FOURCHEVIF, toussant pour le faire taire.

Hum ! hum !

LA BARONNE, à part.

L'imbécile !

LAMBERT.

Comment ! Vous vendez vos pêches?

FOURCHEVIF.

Moi ?

LA BARONNE.

Par exemple !

TRONQUOY.

Celles qui ne sont pas attaquées !

FOURCHEVIF, bas, à Tronquoy.

Veux-tu te taire ! (Haut.) Vendre mes pêches ! Me faire fruitier !

LA BARONNE.

Voilà qui serait bouffon !

FOURCHEVIF.

Cet idiot comprend tout de travers ! . . . je fais emballer des pêches pour un ami . . . pour le préfet [47] ! Et il va les envoyer au marché, sous mon nom ! . . . Avec des brutes pareilles, il faudrait être partout ! Que je t'y reprenne [48] !

LAMBERT.

Oui . . . il vous faudrait un intendant !

FOURCHEVIF.

Voilà ! Il me faudrait un intendant ! Nous en causions encore ce matin avec la baronne. (A Lambert.) Vous ne connaîtriez pas quelqu'un ?

LAMBERT.

Si, j'ai peut-être votre affaire.

FOURCHEVIF, à part.

Ah diable ! J'ai eu tort de lui demander ça. (Haut.) Nous en reparlerons . . . Baronne, veuillez donner des ordres pour qu'on débarrasse la cour d'honneur.

LA BARONNE.

Soyez tranquille . . . (Saluant Lambert.) Monsieur . . . (Elle sort par le fond.)

FOURCHEVIF, à Tronquoy.

Va mettre ta livrée, maroufle ! (A part.) Maroufle est grand seigneur ! (Tronquoy sort.) Quant à moi . . . je vais parler à ce jardinier qui vend mes pêches ! (A part.) Je vais lui dire de ratisser le parc ! (Haut.) Vous permettez ? . . . A bientôt ! (Il sort par le fond à droite.)

## SCÈNE X.

LAMBERT, puis ROUQUÉROLLE.

LAMBERT, seul.

Ça [49] fait sa lessive, ça [49] vend des pêches et ça veut porter le nom de Fourchevif !

ROUQUÉROLLE paraît au fond, costume de velours, cheveux très-longs.

Eh bien, tu ne viens pas ?

LAMBERT.

Rouquérolle !

ROUQUÉROLLE.

Voilà une heure que je t'attends à l'auberge. L'omelette est cuite . . . et recuite [50] !

LAMBERT.

Tu arrives à propos . . . j'ai une communication à te faire !

ROUQUÉROLLE.

A moi ?

LAMBERT.

Mon ami . . . voilà douze ans que je fais une remarque pénible : C'est que tu n'as aucune espèce de talent.

ROUQUÉROLLE.

Hein ?

LAMBERT.

Tu crois faire de la peinture, tu ne fais que des épinards.

ROUQUÉROLLE.

C'est vrai, je vois vert [51] . . . j'ai le malheur de voir vert !

LAMBERT.

Donc, tu n'as d'autre avenir que de peindre des enseignes pour les nourrisseurs . . . des pelouses vertes . . . avec des vaches . . . de même couleur !

ROUQUÉROLLE.

Ah ! Lambert ! Tu n'es pas gentil !

LAMBERT.

Attends ! Mais, comme tu es un brave garçon, que j'aime . . . j'ai songé à ton avenir, je t'ai trouvé une place !

ROUQUÉROLLE.

Dans les chemins de fer ?

LAMBERT.

Non . . . je connais un grand seigneur qui a besoin d'un intendant.

ROUQUÉROLLE.

Tiens !

LAMBERT.

Il lui faut un homme qui ait le sentiment des arts, le goût des belles choses (Voyant Rouquérolle tirer sa pipe.) Cache ta pipe ! . . . un homme enfin qui sache le diriger dans l'emploi de sa fortune . . . et j'ai pensé à toi !

ROUQUÉROLLE.

Intendant ! . . . C'est une drôle d'idée . . . Qu 'est-ce qu'il y a à faire ?

LAMBERT.

Rien du tout !

ROUQUÉROLLE.

Et on gagne ? . . .

LAMBERT.

Deux mille quatre cents francs environ . . .

ROUQUÉROLLE.

C'est peu . . . Enfin ! . . .

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, FOURCHEVIF.

FOURCHEVIF, à la cantonade.

Ratissez partout ! . . . je ne veux pas voir une feuille à terre.

LAMBERT, bas à Rouquérolle.

Le baron ! Je vais te présenter . . . De la tenue, montre ton linge ! (Se ravisant en regardant la chemise de Rouquérolle.) Non, boutonne ton paletot !

FOURCHEVIF, à Lambert.

Je vous demande pardon de vous avoir laissé.

LAMBERT, présentant Rouquérolle.

Baron, voici la personne dont je vous ai parlé.

FOURCHEVIF, saluant Roquérolle.

Monsieur . . . (A Lambert.) Quelle personne ?

LAMBERT.

L'intendant !

FOURCHEVIF.

Ah oui ! Nous avions parlé . . . vaguement . . .

LAMBERT.

Je me suis permis de l'arrêter en votre nom . . .

FOURCHEVIF.

Comment, déjà ?

LAMBERT.

Nous sommes convenus de tout absolument.

ROUQUÉROLLE.

Oui, baron, de tout !

FOURCHEVIF.

Ah ! C'est différent, du moment que . . .

ROUQUÉROLLE, à part.

Il a une bonne tête, le patron ! (Il remonte et regarde les portraits au fond.)

FOURCHEVIF, bas à Lambert.

Dites-moi, il a les cheveux bien longs ?

LAMBERT, bas.

Il les fera couper.

FOURCHEVIF, bas.

Est-il honnête?

LAMBERT, bas.

Je n'en sais rien. . . . Vous savez, les intendants! Mais c'est un homme qui a les connaissances les plus variées et les plus étendues.

FOURCHEVIF.

Oui, mais . . .

LAMBERT.

Il connaît la peinture, l'architecture, l'agriculture . . . Faites-le causer, vous en serez étonné. . . . Moi, je vais revoir les arbres qui ont ombragé ma jeunesse. (A part.) Et croquer mon rocher. (Haut.) Faites-le causer. (Il sort par le fond.)

## SCÈNE XII.

ROUQUÉROLLE, FOURCHEVIF.

FOURCHEVIF, à part.

Il me fourre un intendant! Je n'en ai pas besoin. (Regardant Rouquérolle.) Il a une franche figure de coquin!

ROUQUÉROLLE, qui a examiné les portraits.

Vous avez de jolis bonshommes là.[52]

FOURCHEVIF.

Comment! des bonshommes! . . . ce sont mes ancêtres . . .

ROUQUÉROLLE.

En voilà un qui a poussé au noir.[53]

FOURCHEVIF.

C'est Hugues-Adalbert de Fourchevif . . . Il a été aux croisades . . . dit-on!

ROUQUÉROLLE.

C'est peint dans la manière de Ribéra.[54]

FOURCHEVIF.

Ribéra ?

ROUQUÉROLLE.

Un Espagnol qui voyait noir . . . Moi, je vois vert . . . j'ai le malheur de voir vert ! . . . Monsieur le baron ne fume pas ?

FOURCHEVIF.

Non . . . Je vous serai même obligé . . . le tabac incommode la baronne et moi-même . . . Mais il faut que je vous mette au courant de mes affaires.

ROUQUÉROLLE.

Volontiers . . .

FOURCHEVIF, qui a tiré un papier de sa poche.

Voici un petit projet de bail sur lequel je ne serais pas fâché d'avoir votre avis . . . (Ils s'asseyent à la table.)

ROUQUÉROLLE.

Parlez . . . (A part.) Je donnerais tous les trésors de l'Asie pour fumer une pipe.

FOURCHEVIF.

Il s'agit d'un bail à cheptel [55] . . . je n'ai pas besoin de vous dire ce que c'est que le bail à cheptel . . . vous avez des connaissances pratiques.

ROUQUÉROLLE.

Dites toujours !

FOURCHEVIF.

Nous avons le cheptel simple . . . le cheptel à moitié et le cheptel de fer.

ROUQUÉROLLE.

C'est le plus solide.[56]

FOURCHEVIF.

Non . . . moi, je préfère le cheptel à moitié.

ROUQUÉROLLE.

Chacun son idée. Monsieur le baron ne fume pas?

FOURCHEVIF.

Mais non! (A part.) Quel drôle d'intendant! (Haut.) Il est bon de vous dire que j'ai quatorze cents têtes de moutons.

ROUQUÉROLLE, étonné.

Quatorze cents! (A part.) Qu'est-ce qu'il peut faire de toutes ces têtes-là?

FOURCHEVIF.

Quand je dis quatorze cents ... mon fermier en a la moitié.

ROUQUÉROLLE.

Alors, reste à quatorze cents demi-têtes ... c'est déjà bien gentil!

FOURCHEVIF.

Voici l'article 14, sur lequel j'appelle toute votre attention.

ROUQUÉROLLE.

Allez! ...

FOURCHEVIF, après avoir mis ses lunettes.

"Le preneur sera tenu de garder ledit cheptel par lui et ses gens; il devra justifier de toutes morts naturelles par le rapport des peaux ..."

ROUQUÉROLLE.

Le rapport des peaux?

FOURCHEVIF.

Oui ... Ainsi, quand un mouton mourra, il sera tenu de montrer sa peau.

ROUQUÉROLLE.

Le mouton?

FOURCHEVIF.

Non, le fermier.

ROUQUÉROLLE.

La peau du fermier ?

FOURCHEVIF.

Non, la peau du mouton.

ROUQUÉROLLE.

La peau de la tête ?

FOURCHEVIF.

Eh non ! Toute la peau ! (A part.) Il est stupide ! (Haut, reprenant sa lecture.) " Tous ravissements de loups et autres morts violentes se justifieront comme faire se pourra.[57] "

ROUQUÉROLLE.

Tiens ! Vous avez des loups ?

FOURCHEVIF.

Ne m'en parlez pas ! L'hiver dernier ils ont mangé seize moutons.

ROUQUÉROLLE.

Bravo ! C'est splendide !

FOURCHEVIF.

Qu'est-ce qui est splendide ?

ROUQUÉROLLE.

Vos loups ! . . . Ça devient très-rare ! En Angleterre, on les achète . . . nous les chasserons . . . Chasser le loup, c'est un de mes rêves ! Il nous faudra des chevaux, une meute, des piqueurs.

FOURCHEVIF.

Permettez . . .

ROUQUÉROLLE.

Je me charge de vous trouver tout cela, soyez tranquille ! Nous nous arrangerons une vie de Polichinelle [58] ! (Il lui frappe sur l'épaule.)

FOURCHEVIF, se levant impatienté.

Une vie de Polichinelle !

ROUQUÉROLLE, se levant.

Par exemple, votre mobilier est triste . . . Oh ! qu'il est vilain !

FOURCHEVIF.

Comment ! . . . C'est de l'acajou . . . verni ! . . .

ROUQUÉROLLE.

Précisément ; il vous faut du vieux chêne, des bahuts, des tables, des fauteuils de style, des chenets en fer de l'époque.

FOURCHEVIF.

Pourquoi pas en or ?

ROUQUÉROLLE.

Ah ! dame ! Quand on est baron, quand on a des papas qui ont été aux croisades, on ne se meuble pas comme un passementier !

FOURCHEVIF, à part.

Ah ! Mais il m'ennuie, celui-là !

ROUQUÉROLLE.

Dites donc, baron, une confidence.

FOURCHEVIF.

Quoi encore ?

ROUQUÉROLLE.

Je n'ai pas déjeuné. (Mettant la main sur son estomac.) Ça fait cri, cri !

FOURCHEVIF.

Ah ! vous n'avez pas . . . C'est bien, je vais voir à l'office. (A part.) Je crois qu'il reste de la dinde. (Haut.) Tenez, en attendant, faites mes quittances de loyer . . .

ROUQUÉROLLE.

Moi ?

FOURCHEVIF, prenant un papier sur la table.

Voici la liste de mes locataires . . . avec les sommes à toucher . . . vous n'aurez qu'à copier.

ROUQUÉROLLE.

Franchement, je n'aime pas beaucoup ce travail-là.

FOURCHEVIF.

En vérité ! (A part.) Dès que l'autre sera parti, en voilà un que je flanquerai à la porte. (Il entre à droite, au fond.)

## SCÈNE XIII.

ROUQUÉROLLE, seul, se mettant à table.

C'est vrai . . . faire des quittances pour des locataires qui seront obligés de les payer un jour ou l'autre . . . ça me rend mélancolique ! (Lisant un papier.) Liste des locataires de M. le baron de Fourchevif. (Parlé.) Fourchevif ! C'est mon propriétaire ! . . . (Se levant.) Je lui dois trois termes ! Voilà une rencontre ! . . . Tiens, mon nom ! il y a une note à côté. (Lisant.) "Donner congé au petit barbouilleur." (Parlé.) Il faut que je me donne congé ! Bah ! Ça m'est égal, j'ai un autre logement chez lui ! (Apercevant le tableau commencé par Adèle.) Tiens ! On peint ici ! (Examinant le tableau.) Peinture de demoiselle . . . pour la fête à papa[59] !

## SCÈNE XIV.

ROUQUÉROLLE, ADÈLE, puis FOURCHEVIF.

ADÈLE, entrant et apercevant Rouquérolle

Quel est ce monsieur qui regarde mon tableau ?

ROUQUÉROLLE.

Ah ! Pardon, mademoiselle, je suis le nouvel intendant.

ADÈLE.

Comment ! Papa a pris un intendant ! . . . Pourquoi faire ?

ROUQUÉROLLE.

Mais . . . pour ne rien faire.

ADÈLE, riant.

Ah ! ah ! c'est de la franchise . . . Vous êtes amateur de peinture ?

ROUQUÉROLLE.

Mieux que ça.

ADÈLE.

Artiste, peut-être ?

ROUQUÉROLLE.

Je me le suis laissé dire.

ADÈLE, allant au chevalet.

Ah ! Quel bonheur ! Donnez-moi des conseils, monsieur, et surtout soyez franc !

ROUQUÉROLLE, à part.

Elle est gentille ! (Haut.) Franchement, c'est mou, c'est poncif, palette de famille ; ça manque de flou.

ADÈLE.

De flou ?

ROUQUÉROLLE.

Tenez ! voilà un camélia qui ressemble à un coquelicot . . . vous voyez coquelicot . . . moi, je vois vert !

ADÈLE.

Il faut convenir que vous n'êtes pas complimenteur.

ROUQUÉROLLE.

Ah ! dame ! Vous avez encore à piocher ! (Lui donnant un pinceau.) Tenez ! Fourrez-moi des glacis [60] là-dedans . . . et empâtez vos premiers plans ! Empâtez, ferme !

ADÈLE, travaillant.

Ce n'est pas ma faute . . . je n'ai jamais eu de conseils . . .

ROUQUÉROLLE, à part.

Elle est très-gentille ! . . . ça ferait une jolie petite femme pour Lambert ! (Haut.) Aimez-vous les artistes ? (Il s'assied près du chevalet.)

ADÈLE.

Oh ! Oui, beaucoup !

ROUQUÉROLLE.

Vous êtes dans le vrai . . . N'épousez jamais un bourgeois. . . . C'est aplatissant [16] ! Empâtez ! empâtez !

ADÈLE.

Encore ?

ROUQUÉROLLE.

Toujours ! Épouseriez-vous un artiste ?

ADÈLE.

Dame ! (A part.) Mon père lui a parlé de monsieur Jules !

ROUQUÉROLLE.

J'en connais un . . . un vrai . . . qui n'est pas loin d'ici.

ADÈLE, baissant les yeux.

Je crois savoir qui . . .

ROUQUÉROLLE, à part.

Ça y est ! . . . Elle a vu Lambert ! . . . Le flibustier ! Il faut que je touche un mot de ce mariage-là au baron. (A Adèle.) Empâtez ! Empâtez ! (Se levant, à part.) Lambert

m'a trouvé une place, je lui trouve une femme... Manche à[62] !

FOURCHEVIF, entrant.

Votre déjeuner est prêt. (A part.) Il restait de la dinde.

ROUQUÉROLLE.

Baron, écoutez-moi.... (A part.) Je ne peux pas lui parler de ça devant la petite. (Bas, à Fourchevif.) J'ai une communication à vous faire... attendez-moi ! (Il sort par le fond, à droite.)

## SCÈNE XV.

ADÈLE, FOURCHEVIF, puis LAMBERT.

FOURCHEVIF.

"Attendez-moi !" Je ne suis pas à ses ordres !... (A Adèle.) Encore à tes pinceaux ! Ne te dérange pas, continue. (A part.) Si l'autre pouvait la voir... ça le flatterait ! (Lambert paraît au fond.) Justement le voici ! (A Lambert.) Mon cher ami... je vous présente ma fille... une artiste en herbe... voyez.

LAMBERT.

Mademoiselle. (Regardant le tableau.) Vous voulez dire en fleurs[63]...

FOURCHEVIF.

Ah ! Très-joli ! (A Lambert.) Eh bien, comment trouvez-vous ça ?

LAMBERT.

Mademoiselle me permet-elle d'être sévère ?

FOURCHEVIF.

Oh ! Féroce !

LAMBERT.

Ceci est trop empâté, beaucoup trop !

ADÈLE, étonnée.

Ah !

FOURCHEVIF.

Oui, ça use trop de couleurs, ça n'a pas de bon sens !

ADÈLE.

Mais, papa . . .

FOURCHEVIF.

Monsieur te dit de ne pas empâter. N'empâte pas, voilà tout ! Ce sera bien mieux en n'empâtant pas tant.

ADÈLE, à part.

Ma foi ! Je ne sais plus lequel écouter ! (Saluant Lambert.) Monsieur . . .

LAMBERT, saluant.

Mademoiselle . . . (Adèle sort au fond.)

## SCÈNE XVI.

FOURCHEVIF, LAMBERT, puis TRONQUOY.

FOURCHEVIF.

Eh bien ! Vous venez de faire votre promenade dans le parc ?

LAMBERT.

Oui.

FOURCHEVIF.

J'espère que c'est . . . ratissé . . .

LAMBERT.

Je suis arrivé juste à temps pour empêcher un sacrilége.

FOURCHEVIF.

Quoi donc ?

LAMBERT.

Des hommes armés de cognées allaient abattre les grands arbres de la futaie.[64]

FOURCHEVIF.

Ah oui ! . . . ils sont vendus !

LAMBERT.

Non, vous ne pouvez pas vendre ces arbres-là !

FOURCHEVIF.

Pourquoi ?

LAMBERT.

C'est là que dame Aloyse rencontra pour la première fois Gontran de Fourchevif, le chef de notre famille . . .

FOURCHEVIF.

Ça . . . ça m'est bien égal.

LAMBERT.

Ce sont des arbres historiques . . . Et ceux-là on ne les coupe jamais !

FOURCHEVIF.

Mais mon marchand de bois . . .

LAMBERT.

Je viens d'arrêter les travaux . . .

FOURCHEVIF.

Cependant . . .

LAMBERT.

Il le faut !

FOURCHEVIF.

Bien ! Bien !

LAMBERT, à part.

J'en ai commencé une étude, ça me permettra de la finir !

FOURCHEVIF, à part.

Il est un peu exigeant !

LAMBERT.

J'ai encore à vous parler de notre mausolée . . . il est dans un état déplorable . . . il croule . . .

FOURCHEVIF.

Des ruines dans le feuillage, ça fait très bien.

LAMBERT.

Il faudra le faire reconstruire . . .

FOURCHEVIF.

Oui, mon ami . . . (A part.) Quelques mille de briques ! . . .

LAMBERT.

En marbre . . .

FOURCHEVIF.

Ah !

LAMBERT.

Je vous en ferai le dessin . . . Deux lions pleurant sur une urne.

FOURCHEVIF, à part.

Avec ça que c'est bon marché des lions qui pleurent sur des urnes ! (Haut.) Mon ami, permettez-moi une observation . . . Des lions qui pleurent . . . ça me semble un peu . . . Moi je crois que deux chiens . . . deux gros chiens en porcelaine . . .

LAMBERT.

Non ! non ! . . . Deux lions en marbre.

FOURCHEVIF, à part.

Ah ! Mais il devient très-ennuyeux ! (Tronquoy entre. Il a remis sa livrée et porte une lettre sur un plat d'argent.)

TRONQUOY, solennellement.

C'est une lettre de la part de M. le comte de la Brossinière...

FOURCHEVIF, regardant le plat avec étonnement, et bas à Tronquoy.

Tiens, pourquoi ce plat?

TRONQUOY, bas.

C'est par ordre de madame la baronne.

FOURCHEVIF, bas.

C'est bien... Mais ne laisse pas traîner mon argenterie. (Tronquoy sort.)

FOURCHEVIF, à part.

A-t-on jamais vu mettre des lettres sur le plat! (Haut, à Lambert.) Le comte de la Brossinière est un voisin... Un de mes électeurs les plus influents.

LAMBERT, regardant le cachet de la lettre.

Oh! Oh! Voici qui est grave!

FOURCHEVIF.

Quoi donc?

LAMBERT.

Regardez ce cachet... Trois lions de gueules accostés de six merlettes engrêlées de sable.[65]

FOURCHEVIF.

Eh bien?

LAMBERT.

Mais ce sont vos armes! C'est l'écusson des Fourchevif! M. de la Brossinière a usurpé votre blason!

FOURCHEVIF, tranquillement.

Tiens! Tiens! Tiens!

LAMBERT.

Et vous ne frémissez pas ? Vous ne bondissez pas ?

FOURCHEVIF.

Oh ! Pour des merlettes . . . Entre voisins !

LAMBERT, allant à la table.

Nous allons répondre à ce petit monsieur . . . Ecrivez.

FOURCHEVIF.

Moi ?

LAMBERT.

Oui . . . mettez-vous là.

FOURCHEVIF, s'asseyant à la table.

De la modération, je vous en prie . . . C'est un de mes électeurs les plus . . .

LAMBERT, dictant.

" Monsieur le comte . . . vous avez pris mes merlettes . . . grattez-les ! "

FOURCHEVIF, écrivant.

" Grattez-les ! " C'est bien raide !

LAMBERT.

Signez !

FOURCHEVIF.

C'est égal . . . elle est un peu sèche, ma . . . votre lettre.

LAMBERT, mettant la lettre sous enveloppe.

Je l'espère bien ! . . . Vous voilà probablement avec une affaire sur les bras, mais l'honneur est sauf !

FOURCHEVIF.

Une affaire ? Quelle affaire ?

LAMBERT.

Ces petits nobliaux[66] sont susceptibles . . . je les connais . . . Il est présumable que M. de la Brossinière ne grattera pas . . . et qu'il vous enverra ses témoins.

FOURCHEVIF, se levant.

Un duel ? Mais je ne me bats pas, moi !

LAMBERT.

Vous y serez forcé ! . . . Il vous insultera !

FOURCHEVIF.

S'il m'insulte, je déposerai ma plainte entre les mains du procureur impérial[67] !

LAMBERT.

Un procès ! quand vous avez une épée !

FOURCHEVIF.

Une épée ! Où diable voyez-vous une épée ?

LAMBERT.

Celle des Fourchevif !

FOURCHEVIF.

Je n'ai pas acheté meublé !

LAMBERT.

Vous vous battrez !

FOURCHEVIF.

Je ne me battrai pas ! Plutôt mourir !

LAMBERT, froidement.

Soit, monsieur . . . mais vous trouverez bon que je reprenne un nom que vous ne savez pas porter.

FOURCHEVIF.

Un instant, mon ami !

LAMBERT, froidement.

Cette lettre à son adresse, ou je reprends mon nom. Je vous salue... (A part, riant.) Pauvre bonhomme ! (Il entre dans la chambre à gauche.)

FOURCHEVIF, seul.

S'il croit que j'ai envie de me faire embrocher pour des merlettes !

## SCÈNE XVII.

LA BARONNE, FOURCHEVIF.

LA BARONNE, entrant.

J'ai entendu des cris... Qu'y a-t-il ?

FOURCHEVIF.

Il est enragé ! Il veut que je me batte en duel.

LA BARONNE.

Un duel ! Ah !

FOURCHEVIF, l'assistant.

Mais ne t'effraye donc pas... il n'y a pas de danger ! Je ne me battrai pas !

LA BARONNE.

Tu me le jures, n'est-ce pas ?

FOURCHEVIF.

Oui ! Je te le jure sur... sur la tête de mes ancêtres !... (Se reprenant.) De ses ancêtres !

LA BARONNE.

Oh ! merci !... C'est bien, ce que tu fais là !

FOURCHEVIF.

Oui, mais nous sommes perdus !

LA BARONNE.

Comment !

FOURCHEVIF.

Si je ne me bats pas . . . et je l'ai juré ! . . . Il reprend son nom !

LA BARONNE.

Ah ! Mon Dieu !

FOURCHEVIF.

Et il faut redevenir Potard !

LA BARONNE.

Jamais ! . . . Jamais ! (Ils s'asseyent à la table.)

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, ROUQUÉROLLE, puis ADÈLE.

ROUQUÉROLLE, entrant, à part.

Ah ! J'ai bien déjeuné ! Il a de bon petit vin, le baron !

FOURCHEVIF, à part.

Tiens ! C'est mon intendant ! . . . Si je lui donnais son compte ?

ROUQUÉROLLE, à part.

La famille est assemblée . . . c'est le moment de faire la demande . . . (Il met ses gants.)

FOURCHEVIF, à part.

Je lui payerai ses huit jours.

ROUQUÉROLLE, à part.

C'est drôle ! je suis étourdi. (Haut.) Baron . . . et vous, baronne . . . justement préoccupé du bonheur de votre famille . . . je viens remplir une mission . . . que dis-je ? un devoir !

FOURCHEVIF et LA BARONNE.

Quoi donc ?

ROUQUÉROLLE.

Vous connaissez Lambert. . . . Il est bon, doux, timide, instruit . . . enfin c'est un artiste . . . et un artiste qui vend.

FOURCHEVIF.

Eh bien ?

ROUQUÉROLLE.

J'ai l'honneur de vous demander, en son nom, la main de votre charmante fille . . .

FOURCHEVIF et LA BARONNE.

Hein ?

ROUQUÉROLLE.

Je n'ajouterai qu'un mot : Les enfants s'aiment !

FOURCHEVIF, vivement.

C'est faux ! Ma fille . . .

ROUQUÉROLLE, dignement.

On attend la réponse ! (Il s'assied près du chevalet.)

FOURCHEVIF, indigné.

Marier ma fille à un barbouilleur !

LA BARONNE, bas, vivement.

Taisez-vous !

FOURCHEVIF.

Quoi ?

LA BARONNE.

Ce mariage peut nous sauver [68] !

FOURCHEVIF.

Comment ?

LA BARONNE.

Avec lui le nom entre dans la famille.

FOURCHEVIF.

Et nous pouvons nous en servir tous . . . elle a raison !

LA BARONNE.

D'ailleurs, il est fort bien, ce jeune homme, et c'est un vrai noble !

FOURCHEVIF, *se levant.*

Oui, mais il n'a pas le sou ! (*Adèle paraît.*) Ma fille ! . . . (*A Rouquérolle.*) Laissez-nous l'interroger.

ROUQUÉROLLE.

Ça marche ! Je vais prendre mon café. (*Il rentre à droite au fond.*)

## SCÈNE XIX.

ADÈLE, FOURCHEVIF, LA BARONNE.

FOURCHEVIF, *bas à sa femme.*

Commence ! . . . je te soutiendrai.

LA BARONNE, *de même.*

Non, toi !

FOURCHEVIF, *se rasseyant.*

Adèle . . . Ma chère enfant !

ADÈLE.

Quoi, papa ?

FOURCHEVIF.

Nous t'avons parlé ce matin de M. Jules . . .

ADÈLE.

Oh ! C'est un excellent jeune homme !

FOURCHEVIF.

Oui . . . sans doute . . . c'est que ta mère a pensé . . .

LA BARONNE.

Non... ton père.

FOURCHEVIF.

Enfin, nous avons pensé tous les deux... que M. Jules n'est peut-être pas le mari qui te convient...

ADÈLE, vivement.

Ah ! Par exemple ! Qu'avez-vous à lui reprocher ?

FOURCHEVIF.

Rien... mais ta mère... aurait un autre parti à te proposer.

ADÈLE.

Comment ?

LA BARONNE.

C'est-à-dire... ton père. (A part.) Il me met toujours en avant.

FOURCHEVIF.

Enfin, nous avons tous les deux un autre parti à te proposer... un jeune homme d'une grande naissance... et qui peint bien mieux que M. Jules.

ADÈLE.

Oh ! c'est impossible !

FOURCHEVIF.

Tu l'as vu... c'est ce jeune homme qui était là tout à l'heure... et qui trouve que tu empâtes trop.

ADÈLE.

Mais je ne le connais pas ! Je ne l'aime pas !

FOURCHEVIF.

Mais M. Jules non plus ?

ADÈLE, naïvement.

Ah ! Si, papa !

FOURCHEVIF et LA BARONNE, se levant.

Comment !

ADÈLE.

Ce n'est pas ma faute . . . c'est venu sans que j'y prenne garde . . . en peignant des camélias.

FOURCHEVIF, à part.

Allons ! Nous voilà bien ! (Haut.) Voyons . . . sois raisonnable ! . . . Il y va de notre repos . . . de notre bonheur !

LA BARONNE.

De notre honneur même !

ADÈLE.

Ah ! mon Dieu !

FOURCHEVIF.

Jamais nous ne te contraindrons [69] . . . mais si tu nous aimes . . . si tu veux qu'on nous estime . . . tu épouseras celui que nous te proposons.

ADÈLE.

Je vous obéirai, mon père, mais je serai malheureuse . . .

LA BARONNE.

Adèle !

FOURCHEVIF.

Ne dis pas ça !

ADÈLE.

Oh ! Je le sens bien . . . je n'aimerai jamais mon mari . . . jamais ! jamais ! Je n'aimerai que monsieur Jules . . . toujours, toujours ! . . . Mais je saurai me sacrifier avec courage . . . avec calme. . . . (Éclatant en sanglots.) Oh ! Que je suis malheureuse !

FOURCHEVIF, pleurant.

Et moi donc !

LA BARONNE, sanglotant.

Et moi !

FOURCHEVIF, de même.

N'avoir qu'une fille . . .

LA BARONNE, de même.

Qu'on adore ! . . .

FOURCHEVIF.

Pour laquelle . . . on se jetterait dans le feu, et . . . (Tout à coup.) Nous sommes des lâches ! Des sans cœurs, des orgueilleux ! . . .

LA BARONNE, sanglotant.

Oui ! Sacrifier notre fille !

FOURCHEVIF.

Eh bien, non ! . . . Au diable les Fourchevif ! (A Adèle.) Tu épouseras Jules !

LA BARONNE.

Tu l'épouseras.

ADÈLE, se jetant dans ses bras.

Ah ! Maman !

FOURCHEVIF.

Et quant à ce monsieur . . . nous allons voir !

## SCÈNE XX.

LES MÊMES, LAMBERT, puis ROUQUÉROLLE, puis TRONQUOY.

LAMBERT sort de sa chambre ; il a repris son costume de peintre.

Monsieur le baron, votre réponse ?

FOURCHEVIF.

Ma réponse, la voici : Monsieur, je m'appelle Potard, marchand de porcelaines, rue de Paradis-Poissonnière, 22 . . . fait l'exportation ! . . .

ADÈLE et LA BARONNE.

Hein ?

FOURCHEVIF.

Voici madame Potard et mademoiselle Potard! Je reprends mon nom . . . gardez le vôtre!

LAMBERT.

A la bonne heure! Voilà où je voulais vous amener!

FOURCHEVIF.

Quant à ma fille . . . (Avec énergie.) Vous ne l'aurez pas! Vous ne l'aurez pas!

ROUQUÉROLLE, qui vient d'entrer.

Hein?

LAMBERT.

Pardon . . . mais je ne vous l'ai jamais demandée . . .

TOUS.

Comment?

ROUQUÉROLLE, bas à Lambert.

Non, c'est moi.

LAMBERT, passant devant Fourchevif.

Vous êtes charmante, mademoiselle . . . mais rassurez-vous, je ne songe pas à me marier.

FOURCHEVIF.

Ah çà! qu'est-ce que vous m'avez donc chanté, vous, mon intendant?

ROUQUÉROLLE.

J'ai vu vert, que voulez-vous!

LAMBERT.

Puisque vous reprenez votre nom, permettez-moi de reprendre aussi le mien . . . Je ne suis nullement baron . . . et encore moins Fourchevif.

TOUS.

Ah bah!

LAMBERT.

Étienne Lambert, paysagiste . . . et bourgeois . . . comme vous.

FOURCHEVIF.

Ah çà ! le vrai ? . . . le vrai Fourchevif ? (Avec joie.) Il est mort ?

LAMBERT.

Calmez votre douleur . . . Il se porte à merveille . . . C'est un de mes meilleurs amis . . .

FOURCHEVIF.

Mais . . .

LAMBERT.

Soyez tranquille, je ne lui dirai rien . . . J'ai simplement voulu vous prouver que chacun, noble et bourgeois, doit rester à sa place . . .

FOURCHEVIF.

Vous avez raison. (A Rouquérolle.) Monsieur, enchanté d'avoir fait votre connaissance . . . Je vous donne votre compte.

ROUQUÉROLLE.

Ah bah ! (Tirant sa pipe, et bas à Lambert.) C'est égal, j'ai bien déjeuné ! Allumons-en une.

LAMBERT, bourrant sa pipe.

Ça va ! (Ils allument leur pipe. Potard et sa femme sont sur le devant.)

FOURCHEVIF.

Vois-tu, ma femme, la noblesse est une belle chose . . . mais il faut être né là-dedans . . . Nous sommes bourgeois . . . restons bourgeois !

LA BARONNE, poussant un soupir.

Allons faire notre lessive !

FIN.



# NOTES.

*For the stage directions, see introductory note to "La Grammaire."*

1. **gothique,** old-fashioned.

2. **trop dorée,** loaded down with gold trimmings.

3. **Suis-je beau** = *Que je suis beau !*

4. **ça ne sent rien,** they have no odor.

5. **mais, patience ;** note the omission of the partitive.

6. **Il ne m'a rien dit,** etc. ; note the easy familiarity of the servant in the bourgeois household, as illustrated in this scene. Cf. Jean in "La Grammaire."

7. **En un rien de temps,** in no time at all.

8. **avec une petite voix ;** note the scarcely translatable use of the adjective *petit.* It is so employed in many passages in this play. Cf. Sc. 2, *une petite veste*, Sc. 7, *une petite loi*, etc. Perhaps some such trivial and colorless phrase as *nice little* would best render the spirit of the passage.

9. **dès le matin,** the first thing in the morning.

10. **petite veste ;** cf. note 8. The *veste* is a sort of tight-fitting short jacket.

11. **doré sur tranches ;** a term borrowed from the bookbindery. It refers to Tronquoy's gold trimmings.

12. **ça gardait,** etc. ; *ça*, referring to persons, is very colloquial and generally contemptuous.

13. **attaquées,** specked.

14. **raffinerie de betteraves,** beet sugar factory. In 1859 (the date of this play), the beet sugar industry in France had, in consequence of the recent introduction of improved processes, reached a height of production hitherto unknown.

15. **rue de Paradis-Poissonnière, 22 ;** there is no street of this name at present in Paris.

16. **ça grimace,** that is a bitter dose to swallow.

17. **qui était là par terre,** etc., which was lying around doing nobody any good.

18. **conseil général**; the legislative body of the *département*.

19. **la députation** = *la Chambre des Députés*. Cf. "La Grammaire," note 29.

20. **Elle a toujours l'air,** etc.; he means that she has the spirit of the real old aristocracy.

21. **Je lui céderai,** etc.; *céder* is the regular commercial term used in speaking of the transfer of property. It is also used in the ordinary sense of yielding or giving up a thing for any reason whatever. There is thus a sort of pun involved in its use here. Translate, "I will turn over to him," etc.

22. **Potard**; note that in French, proper names are not pluralized in form.

23. **Il appelle ça,** etc.; the stupidity of the bourgeois *pater familias* in affairs of sentiment is one of the most substantial literary resources of French comedy writers.

24. **Nous ne te forçons pas,** etc.; cf. "La Grammaire," note 77.

25. **Je dois convenir,** etc.; the ideal of matrimonial desirability indicated by Adèle's description is worth noting from a sociological point of view.

26. **ce que vous avez tous,** etc., why you are all so crazy after my bowlder.

27. **hérisson,** literally hedgehog; it is used here because of Fourchevif's readiness to "bristle up" on slight provocation.

28. **Qu'est-ce qu'il fait,** etc.; the word play here and in the following speech can be transferred to English in a measure by using the progressive form, "is doing."

29. **bourgeois** is technically used to indicate a certain social class as distinguished from the nobility. Hence Tronquoy's remark becomes the climax of ridiculousness.

30. **rapin** is artists' slang, and can hardly be translated. It means a painter of little skill.

31. **le dîner à vingt-deux sous**; one franc ten centimes is the lowest price at which a regular meal can ordinarily be obtained in even the cheapest restaurants in Paris. Hence the phrase is about equivalent to our *fifteen-cent dinner*.

32. **vieux galons**; officers' stripes are a regular part of the stock in trade of secondhand dealers in Europe; here used metaphorically for insignia of rank in general.

33. **Désolé** = *J'en suis désolé*.

34. **mieux partagé,** better off (financially).

35. **Mais franchement**; affirmation is implied.

36. **L'hospitalité est une vertu de race,** hospitality is a characteristic of the blood.

37. **manger la soupe**; on account of the prominence of soup in the bourgeois cuisine, this phrase comes to be equivalent to "eat dinner."

38. **Il avait osé,** etc. He had dared to look upon the wife of Raoul.

39. **droit de haute justice,** power of life and death. "Juridiction qui s'étendait à tous les crimes et délits de toute espèce, à l'exception des cas royaux." — *Larousse.*

40. **Je m'amuse,** etc.; *s'amuser* is generally to be translated by such phrases as "to have a good time," "to enjoy one's self," "to find things pleasant, agreeable, delightful," etc.; seldom literally, "to amuse one's self."

41. **Donne-lui un secours,** give him something (money).

42. **Ah! bien, oui!** The *oui* is ironical. Cf. English "Yes, you will!" when the opposite is meant.

43. **toque . . . avec des plumes**; Napoleon I. established the peculiar flat cap called the *toque* as the distinctive headgear of the nobility, the highest rank being entitled also to wear plumes. There is probably some allusion to this fact here.

44. **Belle Jardinière**; the name of a large ready-made clothing store.

45. **livret du muséum**; if this refers to the Musée du Louvre, as is probable, it should be remembered that no paintings are hung in its galleries during the lifetime of the artist. Hence the satire on the bourgeois ignorance of art affairs.

46. **Considérassiez**; the subjunctive is avoided in ordinary conversation. This is particularly the case with the imperfect subjunctive, which is practically never used by the common people. Its use in conversation is considered an affectation.

47. **préfet**; the *préfet* is the chief official of the *département.* Cf. "La Grammaire," note 27.

48. **Que je t'y reprenne!** Let me catch you at that again!

49. **Ça**; cf. note 12.

50. **cuite . . . et recuite,** cooked to death.

51. **je vois vert,** I see everything green.

52. **bonhommes**; colloquial and familiar. Translate, "codgers."

53. **poussé au noir,** turned dark.

54. **Ribéra**; a Spanish painter (1588–1659).

55. **bail à cheptel**; a contract in virtue of which a partnership in stock raising is formed between the owner of a farm and his tenant. The terms of the partnership vary. The three forms mentioned below are distinguished briefly as follows: Under the *cheptel à moitié* each party furnishes half the original herd and shares equally in profit or loss. Under the *cheptel simple* the owner supplies the whole herd, and both owner and tenant share the profit or loss. Under the *cheptel de fer* the owner furnishes the entire herd and shares no profit or loss, but the tenant obligates himself to turn over to the owner at the expiration of the contract a herd equal in value to the original. Of course numerous minor stipulations enter in to modify and equalize these various forms. The *p* is not pronounced in *cheptel*.

56. **solide**; a pun. Besides its obvious literal meaning, it would mean also "substantial," "safe."

57. **comme faire se pourra,** as may be able.

58. **une vie de Polichinelle,** a merry life.

59. **fête**; refers to the day sacred to one's patron saint. This is celebrated in France rather than the birthday. The latter may be used in translating.

60. **glacis,** glazing — such as is used by artists.

61. **aplatissant,** crushing (to the spirit and life).

62. **Manche à!** = *Nous sommes manche à manche*, we are even.

63. **Vous voulez dire en fleurs**; another of the inevitable puns of French farce. An *artiste en fleurs* is an artist who paints flowers, somewhat as we say an artist in oils; but an *artiste en fleur* (which in speech could not be distinguished from the other) would be an artist at the climax of his powers. This explains the *Très-joli* of the next speech.

64. **futaie**; a forest of full-grown trees, say 80 or 100 years old.

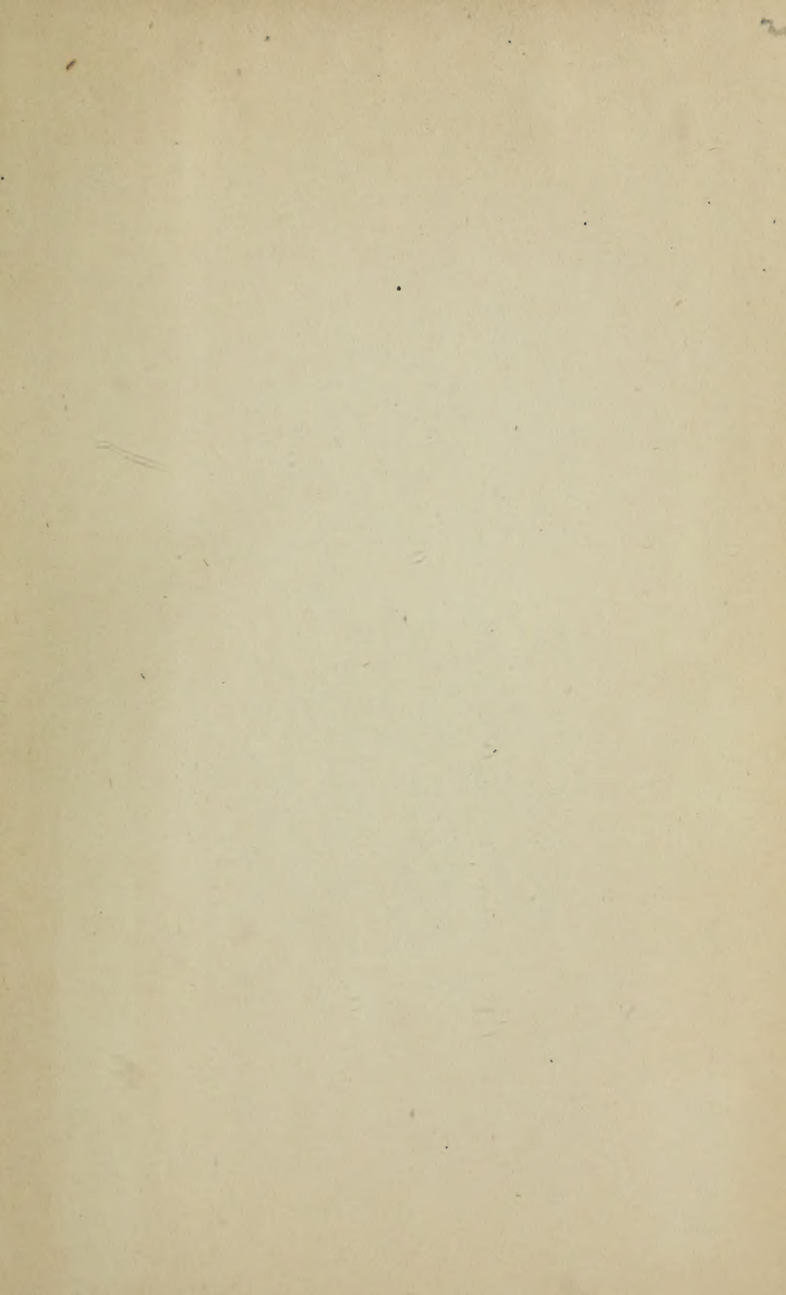
65. **Trois lions de gueules,** etc.; three red lions and three martlets engrailed with black.

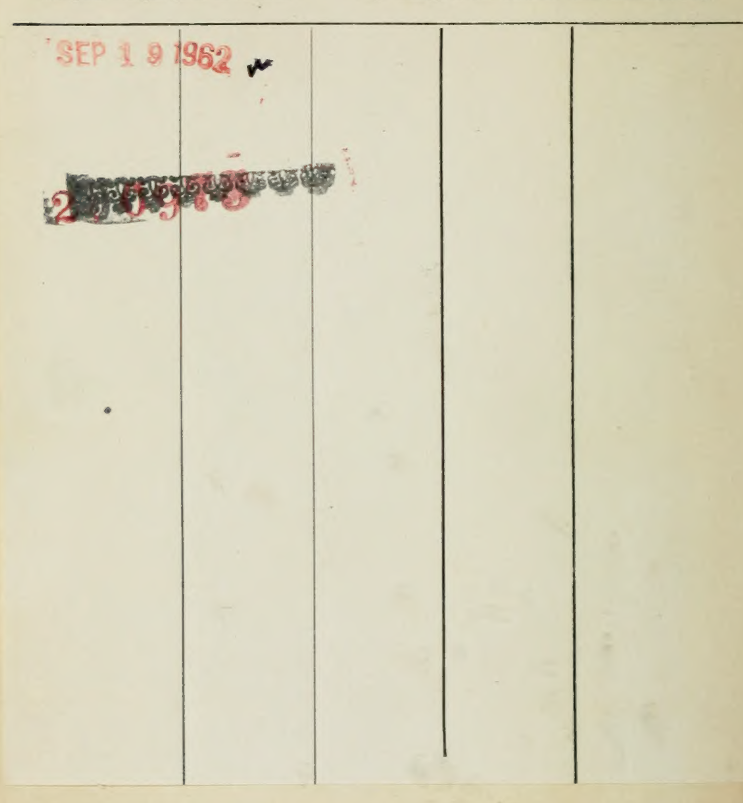
66. **nobliaux,** petty nobles.

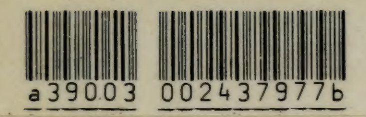
67. **procureur impérial,** imperial prosecutor.

68. **Ce mariage peut nous sauver!** The light and airy way in which the parents dispose of their daughter's destiny in this scene would not appear so ridiculous to a French audience as it does to us. Cf. "La Grammaire," notes 44 and 77.

69. **Jamais nous ne te contraindrons**; cf. "La Grammaire," notes 44 and 77.




SEP 1 9 1962


a39003 002437977b

